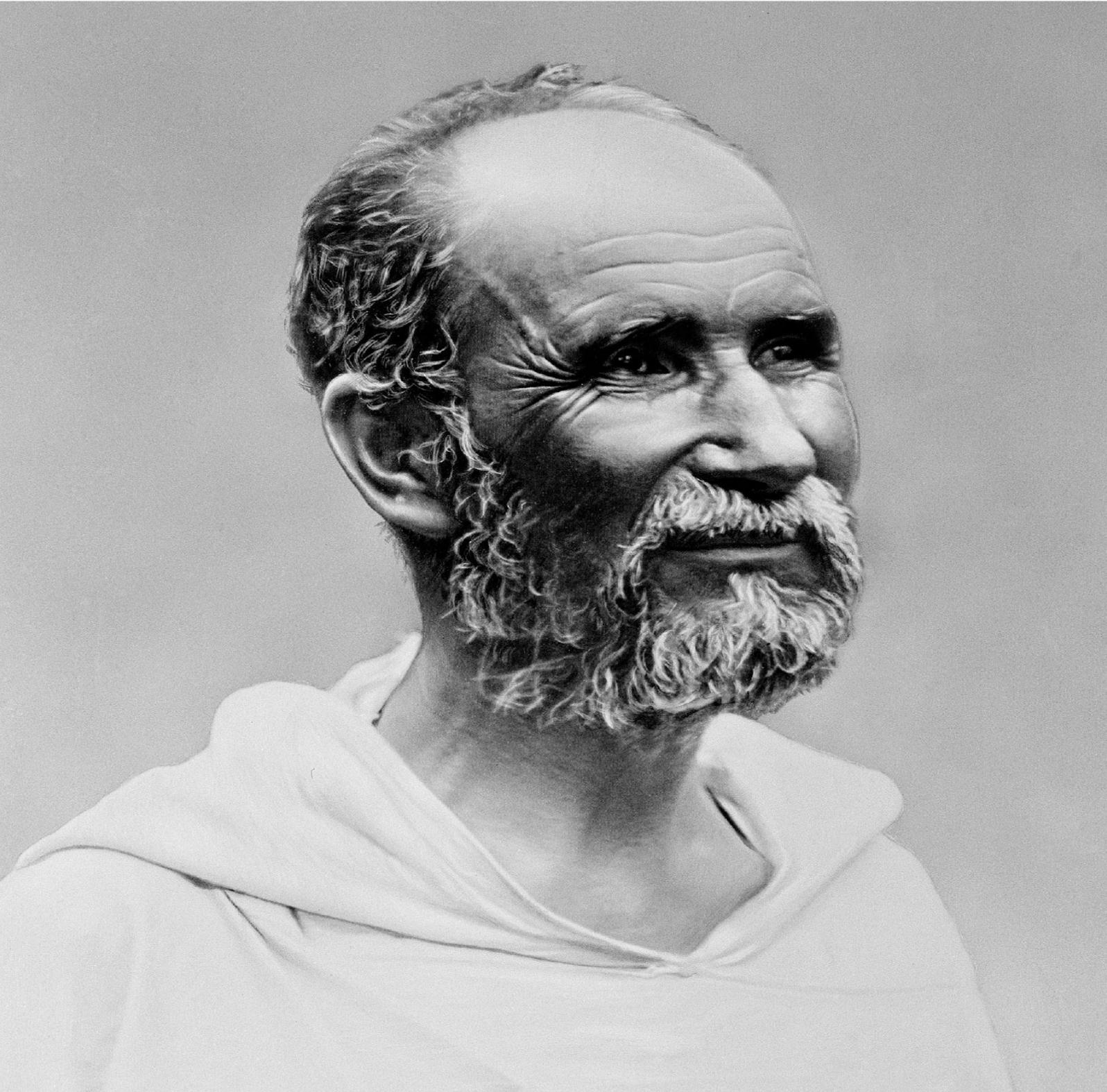


Jean-François Six

Charles de Foucauld

Sa vie, sa voie



ARTÈGE POCHE

Charles de Foucauld

Première édition : Charles de Foucauld autrement
© Desclée de Brouwer, 2008

Tous droits de traduction,
d'adaptation et de reproduction
réservés pour tous pays.

© **2016, Groupe Artège**
Éditions Artège
10, rue Mercœur - 75011 Paris
9, espace Méditerranée - 66000 Perpignan

www.editionsartege.fr

ISBN : 978-2-3604-0874-0
ISBN epub : 979-1-0336-0104-3

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Pendant son année de Saumur, Foucauld a en effet quinze jours d'arrêts de rigueur pour « fausses permissions ». Il termine 87^e sur 87 élèves ; note de l'inspecteur général : « À de la distinction, a été bien élevé. Mais la tête légère et ne pense qu'à s'amuser. » « Esprit peu militaire », note le commandant en second de l'École de Cavalerie. C'est vrai qu'il n'a pas l'esprit militaire. S'il a travaillé et réussi le concours de Saint-Cyr, c'est pour ne pas décevoir son grand-père. S'il a fait quelques efforts à Saint-Cyr, c'est pour pouvoir être dans la cavalerie et entrer à Saumur. Il n'a guère l'esprit de « revanche » que vivent l'ensemble de ses camarades par rapport à la défaite de 1870. L'armée n'est pas vraiment sa vocation. Il n'aime guère la compagnie militaire ; à la fin de sa première année de Saint-Cyr, en vacances : « Je suis bien tranquillement à Nancy, assez solitaire, écrit-il. Cette solitude n'a rien de désagréable quand on vient de Saint-Cyr où l'on avait plus de camarades qu'on en désirait. » L'armée lui est un carcan insupportable. Il n'aime que la lecture et le cheval.

Été 1879, à Gabriel : « Je fais tout ce que je peux pour avoir Nancy comme garnison. » « J'ai tout plein de raisons pour espérer aller au 4^e Hussards qui est à Pont-à-Mousson et qui, dit-on, va revenir à Nancy. C'est là de la chance si cela arrive. » En attendant, il quitte Saumur à cheval le 12 octobre : « J'irai tout droit à Nancy, m'arrêtant seulement douze heures à Paris pour faire quelques courses et laisser les chevaux se reposer un peu. » Il a deux chevaux : « Une jument irlandaise et un petit cheval de pur-sang ; ils ont la même robe : alezan brûlé. »

Solitude et action

Il est envoyé à Sézanne, cent dix kilomètres à l'est de Paris,

village de deux mille habitants, à deux cents kilomètres de Nancy. Il rejoint ensuite les escadrons du 4^e Hussards, à Pont-à-Mousson, qui se trouve à trente kilomètres au nord de Nancy. Il mène dans cette ville une vie très libre, organisant des fêtes somptueuses. Le duc de Fitz-James qui est avec lui à Pont-à-Mousson et avec qui il se lie d'amitié, dira de lui qu'il était alors « d'un tact parfait et d'une vive délicatesse », qu'il éblouissait tout le monde « de sa vaste intelligence et de sa mémoire prodigieuse », qu'il avait le sang chaud et un grand sens de l'amitié : « J'eus un duel, un jour, avec un mauvais coucheur. Prenant mon parti avec chaleur, il voulait se battre à ma place. »

Dans la grande « confession » qu'il adressera à Dieu dans une méditation, le 8 novembre 1897, il écrira sur cette période – mais sans doute faut-il lire ces aveux datés avec précaution ; il veut manifestement se démontrer à lui-même, en 1897, que la vie mondaine de ses vingt ans lui répugnait : « Vous me faisiez sentir un vide douloureux, une tristesse que je n'ai jamais éprouvée qu'alors ; elle me revenait chaque soir lorsque je me trouvais seul dans mon appartement, elle me tenait muet et accablé pendant ce qu'on appelle les fêtes. Je les organisais, mais le moment venu, je les passais dans un mutisme, un dégoût infinis. » Il voit alors, dans ce « vide » qu'il éprouvait, « cette inquiétude d'une conscience mauvaise », un « don » de Dieu, une préparation de sa conversion.

S'il connaît ce « vide », s'il est mal dans sa peau, n'est-ce pas parce qu'il n'est pas à sa place dans l'armée, dans cette vie militaire qui ne lui convient aucunement ? Ne se sent-il pas plus que jamais prisonnier, enfermé dans une nasse ? Juste avant la mort de son grand-père, il se demandait, dans une lettre, fin 1877, de Saint-Cyr, à son ami Gabriel, ce qu'il serait dix ans

plus tard : il ne se voyait pas marié mais « vieux garçon, seul, à la campagne, dans quelque maisonnette », retiré du « service », c'est-à-dire de l'armée ; il n'ajoutait pas, cela allait de soi pour Gabriel, « entouré de livres ». La vie en communauté militaire le rebute, il s'ennuie, lui qui est un animal d'action ; ce qu'il voyait pour sa vie future, une vie de célibataire avec des livres, c'était avant la mort de son grand-père ; il n'en est plus là. La perspective d'un mariage, comme ce qu'il prédit pour son ami, dans la même lettre, ne l'intéresse pas non plus : « Tu seras heureux et tranquille dans ta famille », lui dit-il. C'est un grand fauve solitaire que la mort de son grand-père a consacré comme définitivement en solitude mais en désir d'action.

Dans une longue lettre, écrite deux jours après la mort de son grand-père, Charles s'est plus que jamais ouvert à son ami :

« Tu sais combien j'aime peu écrire des lettres en général : et même celles que j'écris à ma sœur sont une vraie corvée pour moi. Pour les tiennes, c'est tout le contraire. À toi je puis parler de tout. Ensemble, nous pouvons dire tout ce qui nous passe par la tête et c'est si bon. »

Il évoque alors ce qui vient de se terminer : « Toute une époque de ma vie qui est passée maintenant : cette vie tranquille, toute de famille et d'intérieur. » Évocation où le mot « tranquille » revient cinq fois ; deux ans plus tôt il lui avait écrit : « Tu sais que mes goûts sont sédentaires et que je n'aime point sortir d'un lieu où je suis bien. » Évocation où il se revoit se promenant avec Gabriel dans le grand parc de Nancy « aux heures tranquilles, dans les allées solitaires ». Mais aujourd'hui, tout est différent pour Tourdes : « Tu n'y vas plus seul avec moi, tu y vas avec des bandes de camarades et de femmes, dans les grandes allées, aux heures de la musique. Tu es entré dans une

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

« Vivre constamment avec les juifs marocains, gens méprisables et répugnants entre tous, sauf de rares exceptions, est un supplice intolérable. On me parle en frère, à cœur ouvert, se vantant d'actions criminelles, me confiant des sentiments ignobles. »

Ce qui l'écœure plus que tout chez un certain nombre d'israélites, c'est l'argent :

« Ils tiennent par la corruption les magistrats, acquièrent de grandes fortunes, oppriment les musulmans pauvres, sont respectés des riches et parviennent à résoudre le problème difficile de contenter à la fois leur avarice, leur orgueil et la haine de ce qui n'est pas juif. »

Quant à leur façon de croire, elle l'étonne fortement : « Doués d'une foi très vive, ils remplissent scrupuleusement leurs devoirs envers Dieu et se dédommagent sur ses créatures. »

Il y a aussi Mardochée, compagnon de route de tous les instants : « Il est paresseux et poltron, écrit Charles à sa sœur dès le 2 juillet 1883. Il n'est pas bon pour la cuisine. Je le secoue tant que je peux. » Six mois plus tard, de Mogador :

« Ne sois pas inquiète, je ne cours aucun danger ; Mardochée est d'une prudence dont tu ne peux pas te faire une idée [...]. Je suis aussi mécontent que possible de Mardochée : c'est une canaille et une véritable brute : quel bonheur le jour où je m'en débarrasserai ! Mais pour le moment, il m'est encore nécessaire. »

Mardochée, s'il était prudent, devait l'être pour deux à cause des imprudences continues de celui qu'il accompagnait. Reste

que Foucauld était déçu : il avait pensé trouver en Mardochée un explorateur téméraire ; mais celui-ci avait beaucoup voyagé et mesurait les dangers.

Arrivé à Mogador le 28 janvier 1884, il écrit en France : il a besoin d'argent. Il y travaille à la rédaction de ses notes, il attendra là une réponse jusqu'au 14 mars. Il a eu vingt-cinq ans le 15 septembre précédent ; sa sœur Marie en a eu vingt-deux : « Voilà près d'un an que nous ne nous sommes vus, lui écrit-il de Mogador, mais tu ne dois pas être bien changée, quant à moi, je ne le suis pas du tout. » Physiquement, peut-être. Mais psychologiquement, il s'est retrouvé et transformé. Il veut aller jusqu'au bout d'une entreprise qu'il a préparée pendant un an.

« Je ne crains qu'une chose, écrit-il le 30 janvier, de Mogador à sa sœur, c'est que tu ne me supplies de terminer là mon voyage et de revenir immédiatement : je t'en prie, sois raisonnable ; il ne me faudra que relativement bien peu de temps pour le terminer et alors j'aurai fait un beau voyage et accompli ce que je voulais. Quand on part en disant qu'on va faire une chose, il ne faut pas revenir sans l'avoir faite. Aie cette pensée devant les yeux, comme je l'ai présente à l'esprit. »

À Mogador, il pense, lui dit-il, que « ce serait bon de revenir, de me retrouver tranquillement près de toi, de ma tante, de tous ceux que nous aimons. Mais ce qui est commencé, il faut le finir ».

Le 14 février :

« On attend un vapeur de France dans huit jours. J'ai beaucoup à faire : je m'occupe de faire mes calculs de longitude et de latitude : c'est un gros travail [...]. Quel

travail j'aurai en revenant, ma pauvre Mimi, quand il faudra faire la carte et mon itinéraire et mettre mes notes sous une forme présentable ! j'en suis effrayé d'avance. »

Il ajoute : « Si ma tante me disait : reviens vite, nous avons un parti en vue pour Mimi... pour ce motif je reviendrais avec plaisir, mais pour tout autre, cela m'ennuierait bien. »

Quand il quitte Mogador, le consul de France, assez inquiet, lui délivre une sorte de « passeport » écrit en français et en arabe, où il prie « les autorités de donner aide et protection, en cas de besoin, au nommé Youssef Ben Yacob de Foucauld, sujet français, voyageant dans le Maroc ». Il connaît nombre de péripéties. On veut l'assassiner en route à la mi-mai : il est étroitement gardé tandis qu'on discute sur son sort ; et cette attente, cette rencontre longue avec la mort le marquera fortement : « Étrange situation d'entendre, un jour et demi, agiter sa vie et sa mort par si peu d'hommes et de ne rien pouvoir pour sa défense. Il n'y avait point à agir, j'étais sans armes. » Il arrive enfin le 23 mai à la frontière algérienne et le 26 à Alger : « Cela a été dur, mais très intéressant, et j'ai réussi », dit-il à un ami. Il s'embarque le 7 juin pour la France et de Paris, le 17 juin, il adresse à la Société de géographie, un premier compte rendu écrit de son « voyage d'exploration dans le Maroc », comme il l'appelle. Le 20, Maunoir et Duveyrier, à la Commission centrale de la Société, présentent la candidature du vicomte Charles de Foucauld.

Cet homme a enfin découvert sa vocation profonde : explorateur. Il n'était pas fait pour l'armée, même pas pour des expéditions collectives, mais pour l'aventure solitaire qu'est une exploration et, plus encore, pour ce qu'elle signifie : « effacer un blanc sur la carte », disait Livingstone, découvrir du nouveau,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

vaincre soi-même pour acquérir de plus en plus, non pas tellement la gloire – il s'en moque plutôt – mais une sorte de sûreté, de certitude intérieure. Une nouvelle situation morale, des circonstances, sur lesquelles il ne s'est pas expliqué – est-ce un problème de santé ? – l'ont alors conduit à une abstinence de vie sexuelle ; puis l'affection de sa famille fait que cette « chasteté » obligée lui devient « une douceur et un besoin de cœur » ; il a par ailleurs peu de problèmes avec « les occupations mondaines » dont il a mesuré le « vide » en comparaison des combats et explorations, réalités bien plus exaltantes. Il a, par contre, goûté de plus en plus à la maîtrise de soi, et aussi à la volonté de puissance.

Quand il parle, pour cette période, de « recherche de la vertu », il faut prendre soin de ne pas affadir cette expression : elle signifie pour Foucauld, au-delà d'une vie dissipée à laquelle renoncer, une construction très forte de soi. Il dira fort bien qu'en ce printemps 1886, il a « des goûts de vertu, de vertu païenne », qu'il la cherche « dans les livres des philosophes païens ».

On sait que chez lui la capacité de lecture est immense. Sa volonté d'explorer et de découvrir lui fait aujourd'hui se mettre en quête de stoïcisme. Il ne veut pas seulement être maître de lui-même, mais se donner philosophiquement les raisons d'une telle attitude qui lui paraît, dans sa fierté, être la caractéristique majeure d'un être humain digne de ce nom. Il y a chez cet homme mûr de vingt-sept ans, une virilité certaine et une réelle force intérieure, avec une réelle intransigeance envers soi-même, un véritable orgueil.

« Une étrange prière »

Aborder l'étude d'une conversion, c'est aussi délicat et

périlleux que d'aborder celle de la naissance de grandes amours. Une conversion ou un coup de foudre ont une histoire, même si l'une et l'autre semblent caractérisés essentiellement par la soudaineté imprévue ; ils sont précédés par certaines approches. Par ailleurs, ils s'inscrivent dans un contexte.

Tout cela qu'il faut soigneusement essayer de décrypter.

On a vu que la rencontre récente avec l'islam avait séduit cet homme jeune ; dans son adolescence, c'est le scepticisme de ses maîtres, eux-mêmes nourris par Auguste Comte, Taine, Renan, qui l'avait marqué d'une empreinte forte. Il avait été par ailleurs assidu à lire Montaigne et surtout Voltaire. La science éclatante de cette époque, le rationalisme ambiant, l'idée exaltante de progrès l'avaient modelé. Dans cette année 1886 où il écrit son ouvrage qui est d'une grande valeur scientifique, Foucauld veut d'une part « raison garder » et ne peut se perdre dans des égarements sexuels, et d'autre part, rechercher à rendre raison de son existence, trouver du sens, être maître de son existence.

Ces dispositions le conduisent à explorer rationnellement des philosophies, des sagesse, mais aussi le domaine de la religion ou plutôt des religions. Comment en est-il arrivé là ? Il ne cesse pas de penser qu'elles se valent toutes et que la chrétienne est d'ailleurs la moins rationnelle de toutes. Il est persuadé – il le dit fortement – qu'il est impossible de découvrir la vérité : « Je ne croyais pas que les hommes pussent la connaître. » Mais il se dit qu'il pourrait « du moins » trouver « des enseignements de vertu » dans des religions. Lui tombe alors entre les mains le livre que sa cousine Marie de Bondy lui a offert lorsqu'il avait treize ans, en cadeau de première communion : *Élévations sur les Mystères*, de Bossuet. Il le parcourt avec l'idée de « chercher des leçons d'une vertu toute païenne » dans ce livre et d'autres livres chrétiens ; son but demeure, clairement : découvrir des sources d'éthique dans les

données dogmatiques des religions.

Il racontera à Duveyrier, dans une lettre du 21 février 1896 qu'il avait d'abord « trouvé » en 1886, à Paris, dans la maison familiale proche de son appartement, « l'exemple de toutes les vertus » ; il constate, en même temps, que ces « vertus » sont vécues par des personnes « toutes intelligentes et de convictions religieuses profondes ».

« Je m'épris d'abord de la vertu et dirigeai mes lectures dans ce sens, étudiant volontiers les moralistes de l'antiquité, j'étais fort éloigné de toute religion et la vertu antique seule m'attirait. »

Après l'engouement adolescent tout particulièrement pour le XVIII^e siècle, le voici aujourd'hui dans une autre recherche : celle du stoïcisme ; mais il en est un peu déçu : « Je trouvais moins chauds et moins nourris que je ne l'espérais ces anciens philosophes. » C'est à ce moment-là qu'il était tombé sur Bossuet : « Par hasard je lus quelques pages d'un livre de Bossuet où je trouvai beaucoup plus que je n'avais fait chez mes moralistes antiques. » Bossuet, dont l'ouvrage est tout autre chose qu'un livre de « méditations d'Évangile que l'on offrait pour les premières communions » (A. Chatelard).

Les biographes et plus particulièrement les hagiographes ont beaucoup négligé – sinon même passé sous silence cette quête très forte chez Foucauld d'une éthique, d'un code de conduite en des sources strictement « païennes ». Ayant trouvé chez un théologien catholique des données morales qu'il ne trouvait pas suffisamment, à son gré, chez des « moralistes antiques », il se dit logiquement qu'il découvrira peut-être dans les religions du grain à moudre pour en faire le pain qu'il recherche : des principes forts pour régler sa vie et croître en puissance. Il veut

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Jésus, rencontre tout particulièrement vécue dans l'Eucharistie dont Foucauld s'est aussitôt nourri, la rencontre tenue d'un immense amour avec un être qui est non pas souverain, mais caché, qui est inattendu dans son silence et sa discrétion. En même temps, Charles de Foucauld demeure encore très emmêlé. Il a goûté aux vertus païennes et cette marque demeure sur son esprit, à la manière de Renan qui écrivait en 1881 : « Prenons toutes les vertus, croyez-moi : laïques, chrétiennes, civiques, cléricales, il n'y en aura jamais trop, prenons-les et mélangeons-les. » Il a récité des prières du Coran et continue, converti, de le faire. L'abbé Huvelin va s'employer, dès lors, de toute son intelligence et de toute sa bonté, avec subtilité et douceur, à imprimer la douce présence de Jésus dans le cœur de cet homme, toujours aussi inflexible et si entier, qui s'est rangé puis a trouvé en Dieu un port, un but, une force, qui veut maintenant, avec une intransigeance radicale se consacrer à ce Très-Grand et réussir dans cette voie comme il a réussi à explorer une terre inconnue. Huvelin va chercher à faire, de ce cœur compact, un cœur liquide de saint. Ceci par la rencontre de ce Jésus qui aime Charles de Foucauld et désire son amour : « L'Amour de Notre-Seigneur que vous m'avez, autant que vous l'avez pu et avec tant de soin, mis dans le cœur », écrira-t-il à Huvelin (14 juin 1893). Mais la conversion ne fut, là-dessus, qu'un commencement, un germe qui prendra vitalité peu à peu, à travers bien des difficultés et péripéties. Pour le moment, en cet octobre 1886, un homme a d'abord découvert la foi chrétienne comme une force ; il s'y est jeté.

4. D. CASAJUS, *Henri Duveyrier, un saint-simonien au désert*, Paris, Ibis Press, 2007.

5. *Ibid.*, p. 246.

6. *Ibid.*, p. 245.
7. J.-L. TRIAUD, *La Légende noire de la Sanûsiyya. Une Confrérie musulmane sous le regard français (1840-1930)*, Paris, Maison des Sciences de l'Homme, 1995, t. 1, p. 313.
8. J.-L. TRIAUD, *op. cit.*, t. 1, p. 345.
9. Émission *Le Jour du Seigneur*, France 2, 8 août 2004.
10. *Op. cit.*, p. 258.
11. *Id.*, p. 261-262.
12. *Id.*, p. 256, 265.
13. *Id.*, p. 257.
14. *Lettres au Marabout*, Paris, Belin, 1999, p. 90.
15. *Id.*
16. *Id.*
17. *Id.*, p.93.
18. *Id.*, p.65.
19. *Id.*, p.67.

Le cœur et la foi

Sa conversion est passée quasiment inaperçue aux yeux de son entourage ; elle s'est faite discrètement un matin dans une église – et non pas à Notre-Dame, comme Claudel, le jour de Noël suivant ; elle n'a pas été annoncée urbi et orbi. Foucauld a continué sa vie laborieuse d'écrivain appliqué à relater exactement son « voyage d'exploration au Maroc ». Une vie retirée. Ses seules relations sont, comme auparavant, sa famille auxquelles s'ajoutent maintenant les rencontres fréquentes avec l'abbé Huvelin.

En août 1887, il écrit qu'il aimerait poursuivre ses projets de voyage, mais il est gêné aux entournures : il a toujours un conseil judiciaire, qui tient fermement les cordons de sa bourse. Il espère que les choses vont se débloquer pour les voyages :

« Depuis mon retour du Maroc, je n'ai pas eu à emprunter quoi que ce soit, mais je n'ai pas fait d'économie. J'ai le désir de faire lever mon conseil judiciaire que j'ai depuis cinq ans. Mon conseil existant, je ne puis penser à d'autres voyages et, mon livre allant paraître, il est temps de songer à de nouvelles expéditions. »

Le Conseil ne sera levé qu'en janvier 1889, après sept ans.

Après la sortie de Reconnaissance au Maroc, il écrit le 24 mai 1888 à Maupas, l'assistant, à Alger, de Mac Carthy : « Je m'occupe toujours vaguement des pays musulmans avec l'intention d'y voyager encore, lisant de l'arabe et étudiant en gros les contrées du Levant. » Il est loin d'avoir abandonné ses

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Il a trouvé son maître en pauvreté, et il commence à comprendre que cette pauvreté, Jésus ne l'a pas vécue pour elle-même, mais par amour, que l'amour est la seule clé.

A-t-il jusque-là aimé, vraiment aimé ? Il a vécu une grande affection envers son grand-père, une grande amitié, celle de Gabriel Tourdes ; il ne semble pas qu'il ait connu un véritable amour envers une femme. Son cœur vient enfin de s'ouvrir, les mois précédents, à partir de deux êtres aimants qu'il a profondément découverts comme un père et une mère pour lui, l'abbé Huvelin et Marie de Bondy. L'amour que l'un et l'autre éprouvent et manifestent silencieusement, amour mystique et humain, unifié, envers Jésus qui est d'abord pour eux un cœur, et envers les autres, voilà ce qui est médiation pour Foucauld et qui lui fait rencontrer peu à peu ce Jésus ; il n'a pas conquis Jésus de haute lutte comme on peut vaincre un sommet ; il a été peu à peu conquis par Jésus, pas à pas, sans que celui-ci jamais ne touche à sa liberté. Mais la route a été longue et âpre.

Où est la sainteté ?

Si Marie de Bondy comme l'abbé Huvelin l'ont, d'emblée, après sa conversion, incité au mariage, c'est qu'ils pensaient, et avec justesse, dans leur conviction humaine et spirituelle profonde, qu'il pourrait, lui aussi comme eux, vivre l'Évangile au quotidien comme ils le faisaient en prêtre diocésain ou mère de famille. Fallait-il, comme il le voulait ardemment, qu'il devînt moine pour devenir un saint ? Et faut-il nécessairement, pour être un saint, s'imposer des conditions extraordinaires de vie ? L'Esprit Saint n'aurait-il pas admis dans la voie et le statut de la sainteté, si l'on peut dire, un Charles de Foucauld bon père de famille, homme honnête dans sa vie et sa profession ?

Avant de se confondre en admiration inconditionnelle devant

le choix que fera alors Charles de Foucauld, il faut se demander s'il n'y entre pas une part, encore assez éloignée de l'Évangile de Jésus, de volonté de réalisation de soi-même. Bien sûr, Foucauld a saisi que c'est l'amour envers Jésus qui conduit la vie spirituelle de l'abbé Huvelin et celle de Marie de Bondy et il déclare que le seul critère de son choix, c'est le même amour. Mais on ne peut pas ne pas éprouver une gêne devant sa détermination. Quand il écrit à Castries en 1901 :

« Je ne savais quel Ordre choisir : l'Évangile me montra que "le premier commandement est d'aimer Dieu de tout son cœur" et qu'il fallait nous enfermer dans l'amour : chacun sait que l'amour a pour premier effet l'imitation : il restait donc à entrer dans l'Ordre où je trouverai la plus exacte imitation de Jésus²⁰. »

Cette phrase en trois temps sous forme de syllogisme impeccable oublie simplement, dans sa prémice, une affirmation qui devrait être : celle de l'amour du prochain, second Commandement semblable au premier et qu'on ne peut dissocier. S'il s'agit d'imiter Jésus, celui-ci n'a-t-il pas aimé « les siens », c'est-à-dire ses frères les hommes, jusqu'à donner pour eux sa vie ?

Foucauld est passionné de Dieu, passionné du Fils de Dieu fait homme, de Jésus de Nazareth ; il veut « ne vivre que pour lui ». Et les autres, y pense-t-il ? Quant à son critère, « la plus exacte imitation de Jésus », que serait la vie religieuse, Foucauld s'inscrit alors dans une certaine théologie de son époque. Avant le concile Vatican II qui affirmera fortement que tous les chrétiens, en toutes conditions de vie, sont appelés à la sainteté et que cet appel de Dieu rejoint même tout être humain. Jésus, que chacune et chacun doit imiter, n'a pas été un religieux, un

moine du genre essénien par exemple.

Il décide non seulement de se faire trappiste, mais de choisir une trappe qui lui permettra d'aller le plus loin dans le sacrifice de soi. La Trappe Notre-Dame-des-Neiges, dans l'Ardèche, où il se rend en octobre 1889, lui paraît d'autant plus désirable qu'en y entrant, il pourra sans doute partir au-delà : rejoindre un très pauvre prieuré qu'elle a établi en Syrie, en pays Ottoman. À son retour de l'Ardèche, Marie de Bondy, sans doute parce qu'elle a quelque crainte devant un certain durcissement qu'elle voit en lui, l'invite à faire une retraite chez les Jésuites de la villa Manrèse à Clamart.

C'est décidé : la Trappe. Il écrira, huit ans plus tard s'adressant à Dieu dans une méditation : « Soif de Vous faire le plus grand sacrifice qu'il me fût possible de Vous faire. » Il faut souligner « le plus grand », encore de l'extrême : c'est, dans le sacrifice, l'extrême qu'il recherche. « Le 15 janvier 1890, ce sacrifice s'effectuant. » Ce jour-là, il part pour Notre-Dame-des-Neiges après avoir communié le matin à Saint-Augustin comme au jour de sa conversion, mais cette fois-ci avec Marie de Bondy ; il fait une ultime visite à l'abbé Huvelin et à Marie de Bondy qu'il quitte, l'un et l'autre, en pleurant. Effectivement, les quitter, eux, ses seconds parents, est « le plus grand sacrifice » auquel il a pu alors penser. Renoncer à l'argent et aux explorations n'est rien, pour lui, à côté de cette double et unique séparation ; cet acte, il l'indique bien dans sa méditation, avec une certaine emphase romantique : « En quittant pour toujours ma famille qui faisait tout mon bonheur, et, en allant bien loin d'elle vivre et mourir. » Les termes sont absolus et définitifs : « pour toujours », « tout mon bonheur » quant à « ma famille », s'il y a sa sœur Marie, à qui il est allé dire adieu à Dijon, à qui il écrit une lettre assez convenue le 14 janvier, veille du départ, s'il y a sa tante Inès (qui a perdu son mari le 19 mars précédent) et

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

radieuse, angélique, comme l'ont décrite bien des biographes, mais une période sombre, extrêmement tendue, antithèse de la première. Dès 1882, Foucauld veut être un tout, bloc compact. De la même manière, le jeune Claudel, qui a dix ans de moins que Foucauld, du même tempérament volcanique que son aîné : il sera Tête d'or, jeune mâle qui part à la conquête du monde et veut tout. Pour l'un et l'autre, la conversion – pour tous deux en 1886 – les unifie face aux dérives centrifuges qui les écartèlent. Dans sa conversion même, Foucauld persévère dans sa volonté de 1882.

Dès sa conversion au Tout de Dieu, Charles de Foucauld veut tout lui donner de sa vie. Et dans cette volonté de donation radicale, il place la barre très haut. Ou plutôt, c'est une symétrie où les extrêmes se touchent, il va la placer très bas ; lui qui voulait être tout, tout réussir, veut maintenant être tout « néant » devant le Tout de Dieu. Et il va d'abord, dans ce sens, construire de toutes pièces une image à laquelle il cherchera à s'identifier, un modèle auquel il voudra se conformer : un Jésus-Christ de « la dernière place ». L'abbé Huvelin, parlant de « la dernière place » qu'avait prise Jésus, parlait en théologien, suivant la parole paulinienne qui insiste sur l'abaissement, la « kénose » du Fils de Dieu qui « s'est vidé lui-même, prenant forme d'esclave » (Philippiens 2,7). Foucauld va prendre cette parole à la lettre, on pourrait dire de manière matérielle, va vouloir appliquer de manière littérale cette expression théologique. On est ainsi stupéfait de la présentation de la vie du Christ telle qu'il la décrit à Duveyrier dans sa lettre du 24 avril 1890 : la vie « la plus dure et la plus dédaignée qui fût jamais », telle qu'il l'évoque, on l'a vu, à Marie de Bondy le 24 juin 1896 : celle d'un « jeune artisan, perdu dans l'abjection et l'obscurité ». Le métier de charpentier que Jésus exerçait à Nazareth était loin d'être le dernier des métiers en Israël. Pourquoi avoir transposé

dans des conditions de vie qu'il dépeint comme quasi dégradantes, l'abaissement mystique de l'Incarnation du Fils de Dieu ? Où a-t-il trouvé tableau si sombre et si extrême ? Son pèlerinage en Terre sainte l'a-t-il impressionné à ce point ? En réalité, il s'est construit son image à lui, qui lui convient, à laquelle il aspire.

Le XIX^e siècle chrétien insiste beaucoup sur le Crucifié et la Rédemption ; le principal journal des catholiques de France a pris pour titre La Croix avec en première page, l'image du Crucifié. Plusieurs auteurs montrent la vie de Jésus et plus particulièrement l'existence qu'il a menée à Nazareth comme misérables. C'est ainsi que Foucauld s'est imaginé la vie de Jésus, qu'il en a fixé de façon décisive, excessive, les traits dans son esprit ; les rues de Nazareth, la vie très pauvre de ses habitants lui ont rappelé le choc qu'il avait eu en s'immergeant, lui, l'aristocrate, dans l'exploration marocaine, la saleté rencontrée ; il en conclut que Jésus s'est abaissé dans ce sous-développement, une abjection.

C'est la poursuite, en imitation littérale, de cette image extrême qui va désormais commander toute sa démarche. Il arrive le 16 janvier 1890, à Notre-Dame-des-Neiges, la plus haute abbaye de France, 1 100 mètres, en Ardèche. Ses jours s'écoulaient, tout simples. Très vite, il estime que l'abbaye n'est pas assez pauvre à son gré, mais il sait, depuis octobre 1889, qu'il pourra sans doute rejoindre un prieuré de Notre-Dame-des-Neiges, établi en Syrie : « Les Trappistes fondent volontiers des maisons à l'étranger, un peu pour pouvoir s'y réfugier s'ils étaient expulsés de France », écrit-il à sa sœur. Et il patiente. Le 25 juin, on lui annonce qu'on l'y envoie et il part dès le lendemain ; il arrive le 9 juillet à Alexandrette ; de là, dix-huit heures de cheval pour Akbès via Alep. Le prieur de Notre-Dame-

du-Sacré-Cœur est un ancien abbé de Notre-Dame-des-Neiges, Dom Polycarpe ; il y a une vingtaine de trappistes, novices compris, dont lui qui a reçu le nom de frère Marie-Albéric.

Il veut se défaire totalement du passé : il envoie en juillet sa lettre de démission d'officier de réserve et en octobre sa démission de la Société de géographie. Or, le 5 novembre, lettre à l'abbé Huvelin et déjà une plainte mais surtout un jugement de haut :

« Nous sommes pauvres pour des riches, mais pas pauvres comme l'était Notre-Seigneur, pas pauvres comme je l'étais au Maroc, pas pauvres comme saint François. Je le déplore sans me troubler. »

Le prieuré d'Akbès, ce sont des baraquements ; il abrite, outre les moines, une quinzaine d'ouvriers laïques et une quinzaine « d'orphelins catholiques du pays, entre cinq et quinze ans ». Mais ce n'est pas assez pauvre pour Charles de Foucauld et il a son idée pour y remédier personnellement : « Quand je serai profès, confie-t-il à l'abbé Huvelin, je pourrai obtenir des permissions qui me feront, à moi du moins, mieux pratiquer la pauvreté. » Il n'y a guère que trois mois qu'il est arrivé à Akbès et déjà ce verdict catégorique, une idée de se mettre à part des autres, d'être au-dessus des autres en projetant de se placer plus bas qu'eux.

Plusieurs choses le gênent personnellement. Par exemple, on lui a confié la tâche de construire un chemin et il ne voulait pas diriger les ouvriers : il le fait savoir sèchement. À la sortie du noviciat, faisant partie des « moines de chœur », il est appelé Père Marie-Albéric alors qu'il aurait voulu garder le nom de Frère comme les frères convers au milieu desquels il aimerait rester et partager leurs préoccupations. Le 2 février 1892, il

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

« fixation » manifeste la recherche persistante de satisfactions liées à un objet disparu. Quel serait pour Foucauld, cet objet disparu et sans cesse recherché et qu'il conceptualiserait à partir d'une image idéale de Jésus qui, toute sa vie, « n'a fait que descendre », dit-il ? « Chaque jour, je désire me précipiter dans le dernier abaissement à la suite de Notre-Seigneur » (à M. de Bondy, 19 mars 1896). Son « Nazareth », c'est une poursuite indéfinie de « la dernière place » atteinte à jamais par Jésus. Qu'y a-t-il derrière ? dirait un psychanalyste.

Pour Foucauld, il s'agit désormais de se mettre en chemin puisqu'il connaît sa voie et que son père spirituel l'approuve dans cette voie ; c'est une exploration à mener, comme jadis celle du Maroc. Il a, à ses yeux, suffisamment de cartes en mains pour le guider à travers ce nouveau pays et lui permettre de combler les blancs qui demeurent encore dans ces cartes.

L'Ordre dans lequel il a prononcé des vœux ne le met pas à l'épreuve pour le mettre à l'épreuve, ni pour le punir de jugements que Foucauld aurait faits implicitement sur une structure qu'il ne jugeait pas assez bien pour lui. Cet Ordre ne veut pas non plus le retenir à tout prix. Mais il considère de son devoir de laisser le temps faire son œuvre de décantation. Le temps et l'espace : un déplacement, un voyage, une exploration amènent à réflexion celui qui les vit. En 1894, le prieur d'Akbès, Dom Louis de Gonzague a été nommé abbé de la Trappe de Staouëli, à quinze kilomètres à l'ouest d'Alger ; et, en même temps, le prieuré d'Akbès, qui dépendait jusque-là de Notre-Dame-des-Neiges, a été rattaché à Staouëli. L'Ordre, le 10 septembre envoie donc Foucauld à Staouëli, la maison mère, désormais, pour y recevoir des instructions. Il quitte Akbès, arrive le 23 septembre à Staouëli, « profondément étonné d'y être » (écrit-il à sa sœur le 25 septembre). Il y reçoit, un mois plus tard, l'annonce qu'il est envoyé à Rome pour y suivre

pendant deux ou trois ans des cours chez les Jésuites du Collège Romain.

Il arrive à Rome le 30 octobre, dix ans exactement après sa conversion de Saint-Augustin. « Trois cours par semaine en latin (moi qui suis si loin du latin !) de philosophie scolastique », écrit-il le 20 novembre à son cousin Louis de Foucauld. Il est « très heureux » d'être à Rome :

« La ville de saint Pierre et saint Paul, la ville des martyrs fait battre mon cœur. [...] Ceci dit, j'ai fait tout ce que j'ai pu pour n'y pas venir, et aussitôt qu'on me le permettra, je la quitterai pour me jeter plus que jamais dans la solitude, dans tout ce qu'il y a de plus obscur, de plus retiré, de plus bas. »

En décembre on prévoit pour lui, après cette première année de philosophie, deux années de théologie :

« Je prends ceci comme on me l'a imposé, comme une épreuve, que je tâche d'accomplir le mieux possible, avec obéissance et avec reconnaissance, mais en désirant, avec une ardeur croissante, une autre vie » (à Marie de Bondy, 7 décembre).

À sa sœur, trois ans plus tôt, il avait dit les bienfaits du « traditionnel voyage d'Orient » : il permet de voir les lieux où Jésus a vécu mais aussi, traversant « les contrées jadis si populeuses et si civilisées, aujourd'hui désertes et sauvages », de « réfléchir au néant de la vie et au néant de toutes choses que presque tous les hommes passent leur existence à chercher ». De Rome, il lui écrit de nouveau dans le même registre – et c'est rare dans les lettres à sa sœur, convenues, pieuses, où il n'est

guère question que des enfants, de la pluie et du beau temps – en évoquant « cette ville qui renferme tant de souvenirs de gloires terrestres tombées en poudre. Avec quelle force on sent le néant de toute puissance humaine ».

On retrouve ici ses réflexions sur « le néant » poursuivi par la plupart des êtres humains, univers de puissance et de gloire qui s'écroule en poussière face à ce qu'il estime la seule valeur : « l'anéantissement », ce qu'un disciple de Jésus doit rechercher pas à pas dans sa vie à la façon de Jésus qui n'a cessé de s'abaisser jusqu'à la mort de la Croix. L'abbé Huvelin lui écrira, de façon vigoureuse, que, vraiment, il aurait pu vivre Nazareth à la Trappe ; car cet idéal peut se construire en toute situation de vie : « Je crois que partout on peut se faire la vie de Nazareth, s'enfoncer dans l'oubli, vivre l'obéissance, embrasser la Croix » (lettre du 27 janvier 1897).

Si « vivre l'obéissance », c'est mettre en œuvre Nazareth, c'est « se faire la vie de Nazareth », comme écrit admirablement Huvelin, on peut dire que Foucauld, à Rome, accomplit ce travail. À frère Jérôme, un jeune religieux qu'il a vu lors de son bref passage à Staouëli, Foucauld écrit de Rome, le 29 novembre, une longue lettre sur l'obéissance : « Obéir, c'est aimer, c'est l'acte d'amour le plus parfait, le plus élevé, le plus désintéressé. » Il veut suivre cette voie de l'obéissance en ce moment même où, si son père spirituel l'a confirmé dans sa vocation de Nazareth, il ne l'a pourtant pas, car il ne pouvait le faire, délié de l'obéissance à ses supérieurs :

« Si l'on vous refuse la permission que vous demandez, tenez-vous le pour dit, restez et, dans l'obscurité, attendez, lui a-t-il écrit le 2 août 1896, ajoutant : Mettez-vous à la disposition de vos supérieurs. »

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

plus que tout, c'est le projet de fondation :

« Ce qui m'effraierait surtout, ce n'est pas la vie à laquelle vous pensez pour vous si vous restez isolé [...] mais c'est de vous voir fonder, ou penser à fonder quelque chose. [...] Votre règlement est absolument impraticable. Oh ! qu'il me paraît ainsi, à n'en pas douter. À la règle franciscaine, le Pape hésitait à donner son approbation, il la trouvait trop sévère. Mais à ce règlement..., à vous dire vrai, il m'a effrayé. »

À la fin de sa lettre, il revient sur sa crainte et répète très vivement : « Surtout ne fondez rien. Si vous êtes absolument réfractaire à l'esprit de saint Bernard et de la Trappe, menez une autre vie, mais n'attirez pas de compagnons, je vous en supplie. »

Mais Foucauld a déjà envoyé à l'abbé général des Cisterciens sa demande d'être relevé de ses vœux et lui a envoyé aussi une copie de la lettre de Huvelin du 15 juin. Huvelin, en effet, veut que Foucauld montre sa lettre à ses supérieurs, qu'ils sachent bien ce qu'il pense ; et répète : que Foucauld pourrait « rendre service » à son Ordre, « en montrer la beauté, la solitude, la grandeur », y vivre « l'humilité ». Et Huvelin conclut : « Mettez-vous à la disposition de vos supérieurs. »

En dernière ligne de sa lettre, il répète : « Surtout ne fondez rien ! » Et on a retrouvé le brouillon de cette lettre écrit au crayon où il a noté en cinq points ce qu'il voulait lui dire : En n° 1 : « J'aimerais mieux que vous restiez à la Trappe » ; et, s'il sort (n° 4), qu'il mène « une autre vie, à la porte d'une communauté », qu'il ne fonde rien (n° 5) : « N'entraînez pas de compagnons, je vous en supplie, ceci par dessus-tout. »

Dans cette lettre, Huvelin discerne avec une très grande

acuité ce qui est au cœur de Foucauld et l'agite, ce qu'il a appelé, le 15 juin, six semaines plus tôt, un « mouvement invincible » qui emporte Foucauld toujours plus loin dans une recherche d'abaissement total : « Dans votre âme, vous vous direz toujours : qu'est-ce que cela ?... et puis après ?... Vous avez besoin d'être défendu contre ce mouvement à l'infini, qui amène à l'inquiétude, et ne laisse jamais fixé quelque part. » Ce « mouvement » qui poussait Foucauld à fonder « un nouvel Ordre, dix fois plus austère que le nôtre », Dom Polycarpe l'avait qualifié, lui « d'illusion dangereuse », « de maladie mentale ». Comment ne pas partager leur diagnostic, leur crainte à tous deux ? Ce « mouvement », tel qu'il mène d'insatisfaction en insatisfaction, l'un et l'autre ne peuvent que s'en effrayer. Avec justesse, Huvelin avait précisé à Foucauld qu'un « tel mouvement » ne pouvait être vécu valablement que par des êtres qui ne sont pas extrêmes et démesurés : « Ce mouvement n'est possible que dans les cœurs où il n'y a pas d'excès. » La lecture de la notice lui montrait que Foucauld, manifestement, en ce moment, et plus que jamais, était en plein excès, qu'il y avait réel délire.

On doit aussi constater que cet homme, décidément, n'est pas fait pour s'intégrer à un groupe, adhérer à une discipline collective, et mener une vie en commun. Ce fut le cas pour l'armée. C'est le cas pour la vie religieuse. Dom Louis de Gonzague, qui l'avait vu vivre à la Trappe, écrit au moment où il apprend son départ :

« Notre frère Marie-Albéric quitte décidément l'Ordre pour mener en Palestine, je crois, la vie d'ermite ou chose semblable ; c'est un malheur et une grande douleur pour moi ; il pourra devenir un saint, je le lui souhaite, mais à sa tête, pas en obéissant. »

« Oui, c'était là »

La voie où Foucauld s'engage, où il est son propre chef est, à l'image de l'exploration marocaine, extrêmement périlleuse ; c'est un itinéraire inconnu dans lequel il avance en n'étant aucunement encadré. Le voici à Nazareth seul face à lui-même, livré à lui-même. On dira : « Il y a l'abbé Huvelin. » Mais il est bien loin. « C'est un domestique, il a à obéir à des ordres. » Mais ses employeurs sont des femmes cloîtrées, hors du monde, et lui est livré à lui-même, sans supérieur, dans son quant-à-soi ; s'il écrit, dès le 22 mars, à sa cousine : « Je balaie, fais les commissions, je fais tout ce qu'on me dit de faire, enfin », en réalité, il s'organise tout seul, comme il veut, il a une totale liberté : « N'ayant point d'heure, je ne sais combien je dors ; je dors bien et je prie. Les jours chômés sont nombreux en ce diocèse et la bonne Abbessse les augmente pour moi. »

Celle qui lui avait imposé un conseil judiciaire, qui avait eu quelque autorité sur lui, qu'il admirait pour la « sûreté » de son jugement, comme il l'écrira à Marie de Bondy, sa tante Inès, meurt le 10 juillet 1897 ; elle représentait le clan contre lequel il avait regimbé, où il était revenu en vainqueur. À côté de l'abbé Huvelin, pour le guider dans sa voie désormais solitaire et plus aventureuse que jamais, il n'y a plus désormais que Marie. La Mère Abbessse de Nazareth est de peu de poids ; celle de Jérusalem se débat dans de grandes difficultés matérielles pour son couvent au point que Foucauld se propose d'aller en France afin d'y quêter pour elle ; ce à quoi l'abbé Huvelin s'oppose de toutes ses forces. Il va même envoyer de l'argent aux Clarisses, se faire leur « quêteur » pour éviter que Foucauld ne vienne. Qu'il demeure tranquille à Nazareth ! À Foucauld qui lui a parlé d'obéissance, Huvelin a répondu, le 1^{er} mai 1897 : « Restez où

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

À court terme – le « provisoire » : il s'agit, pour lui, de demander au Patriarche de Jérusalem, l'autorisation de « porter le nom d'ermite et un habit religieux » et de pouvoir s'engager « par vœux », en lui disant qu'il souhaite être ordonné prêtre (« promu au Sacerdoce », écrit-il) pour vivre en un premier temps comme « aumônier du couvent maternel de Sainte-Claire de Jérusalem » avec le Règlement provisoire des Ermites du Sacré-Cœur de Jésus, lui-même et quelques frères. Deuxième phase : « Une certaine quantité d'“ermitages du Sacré-Cœur” répartis en divers lieux, surtout en pays de mission », pour apporter « les bénédictions célestes à nos frères les plus infortunés, aux enfants de Dieu les plus délaissés, aux infidèles, aux païens ». Les « ermites du Sacré-Cœur » seraient « isolés par le silence et une étroite clôture ». Avec Marie et Joseph, « ils se serreraient autour de leur Frère aîné présent au milieu d'eux et comme des petits frères aimants et fidèles, s'efforceraient de L'imiter en tout ».

Après ce texte de présentation, il propose d'abord le Règlement provisoire, pages 4 à 17 du « petit cahier » et les « Préliminaires » de la Règle définitive, pages 18 à 23.

Le Règlement provisoire reprend d'abord l'introduction en précisant qu'il s'agit de suivre ce Règlement « dans notre domicile actuel, à l'ermitage annexé au couvent de Ste Claire de Jérusalem, considérant comme notre clôture les terrains appartenant à ce monastère et le chemin qui conduit de l'ermitage à la porte du couvent et regardant la chapelle des Sœurs de sainte Claire comme notre chapelle ». Suivent « Vœux » jusque « Vêtements ». On peut remarquer, à l'article III : Pauvreté. « Il leur [aux Ermites] est défendusous peine de péché grave d'avoir soit des rentes, soit des terres autres que celles qu'ils peuvent cultiver de leurs mains et enfermer dans leur clôture ». « Sous peine de péché grave » écrit en lettres

capitales revient à l'article III, Clôture, qu'on ne peut absolument pas franchir. L'article XVI : Jeûne, est consacré au régime alimentaire des Ermites, assez effrayant et plutôt contradictoire :

« On ne servira jamais de viande, ni poisson, ni œufs. On ne mettra jamais d'huile, ni de beurre, ni de fromage dans les aliments. On ne pourra assaisonner les portions cuites qu'avec du sel et du lait. On pourra servir du beurre et du fromage, mais chacun d'eux comptant comme une portion. »

« Aucune autre boisson que l'eau pure. » « Les portions seront copieuses, de telle sorte qu'on soit très suffisamment nourri. »

Un Horaire extrêmement méticuleux est donné à l'article XVIII. À l'article XIX : Noms : « Ils s'appellent tous entre eux "frère", jamais "père". »

Après ce Règlement provisoire, on trouve donc les Préliminaires de la Règle définitive. Les Ermites du Sacré-Cœur se situent de façon précise dans l'Église :

« Ne nous croyant pas la vocation de ministère apostolique, nous ne croyons rien pouvoir faire de mieux pour la gloire de Dieu que de nous astreindre par des vœux à mener une existence aussi semblable que possible à la vie cachée de Notre-Seigneur, nous consacrer à l'adoration perpétuelle du Saint-Sacrement, et mener cette vie en pays de mission, sanctifiant ainsi les peuples infidèles par la présence du Saint-Sacrement perpétuellement exposé et adoré. »

Un peu plus loin, insistance sur « la célébration quotidienne

du plus grand nombre possible de messes ».

Ce texte des « Préliminaires » de la Règle définitive – six pages manuscrites – ne comporte aucun chapitre, aucune subdivision ni sous-titre. Il reprend, presque mot à mot, les idées émises dans le Règlement provisoire. Tout à la fin, il résume les « trois sources » qui commandent cette Règle et vie des Ermites : « Imitation de la vie cachée de Notre-Seigneur à Nazareth ; adoration perpétuelle du Saint-Sacrement exposé ; surtout dans les pays de mission. »

On retiendra tout particulièrement ces trois points qui structurent tous les projets de fondation exprimés désormais par Charles de Foucauld.

Après avoir envoyé le « petit cahier » et sa lettre d'accompagnement, Foucauld écrit de nouveau, le 8 février, à Huvelin pour s'expliquer sur son envoi : « Après vous avoir écrit ma lettre, j'ai un peu craint de vous avoir effrayé. » Il veut le rassurer d'une part sur son obéissance envers lui et d'autre part sur l'état de son « cœur » : « Mon attrait ne me porte que vers l'anéantissement de la solitude. » Reste que sa « tête », il est obligé de le lui avouer, parle autrement, lui disant : « Maintenant méditation ; plus tard, Sacerdoce et direction des Clarisses ; et si Dieu le veut, s'il envoie des âmes : formation d'un petit nid d'adoration. » « Cœur » et « tête » ne sont pas exactement sur la même longueur d'onde.

À la mi-février, on décide qu'il accompagnera le père Dominicain jusqu'à Nazareth et qu'il y restera : « Que je vous aime à Nazareth ! que je vous dis de tout mon cœur de rester à Nazareth », écrit Huvelin (13 mars). « Tenez-vous seulement dans le mouvement de Le chercher » (18 avril). Le chercher, Lui, Jésus de Nazareth, mais non pas chercher à faire aboutir un projet idéal poursuivi dans un mouvement incessant et fiévreux :

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

ainsi pour assurer la pension de cette veuve qui ne peut plus travailler. Qu'est-ce qui le pousse ? Ici, chez les Clarisses, dit-il « je travaille, mais je fais des travaux qui n'en sont pas ». « Les travaux de l'hôpital, ce serait véritablement du travail et je serais authentiquement un ouvrier. » Et second argument : « Ce doux nid de sainte Claire s'est fait si chaud, si moelleux. » Tourmenté qu'il est, il demande que l'abbé réponde rapidement à « Charles Foucauld (sans : de) » et envoie une lettre de recommandation pour sœur Sion, supérieure des Sœurs de la Charité de Jérusalem : il veut descendre dans « ce nouveau tombeau (tombeau de vie avec Jésus, non de mort) ».

Nouvelle lettre quatre jours plus tard, le 30 mars, et une autre le 26 avril, très longue lettre ; nouveau projet. Cohérent avec cette sorte de phobie qui le tient, la crainte de n'être plus assez dans « l'obscurité », dans l'incognito, il s'enfonce dans cette volonté de descendre dans l'abjection qui lui fait désirer trouver un lieu de Terre sainte où il pourra être « absolument méconnu » : c'est ce qui le conduit en ce nouveau projet. On lui propose, mais sans doute s'est-il mis en quête d'un lieu auquel il aspire et l'a-t-il fait savoir, un lieu qui ne peut que le faire chavirer : le lieu présumé du mont des Béatitudes. Celui-ci, propriété ottomane, est à vendre, c'est un agent d'affaires des Franciscains qui le lui dit dans le secret. Le prix est élevé. Lettre à Huvelin : il lui demande un accord et voudrait qu'il en parle à Catherine de Flavigny, sa cousine, riche, veuve sans enfants, et à son beau-frère Raymond de Blic pour obtenir d'eux l'argent nécessaire. S'ils ne veulent pas, il le prie de voir la chose avec Marie de Bondy et de décider ensemble, « vous mon père et elle ma mère, ce que vous pouvez faire pour moi ». Il n'attend de lui qu'un seul mot : « Marchez. » « Je me sens poussé, comme je n'ai jamais été poussé de ma vie », écrit-il dans l'exaltation.

Foucauld est ici au comble de la tension qui a commencé

pour lui avec la recherche de la réussite qu'il a obtenue avec son exploration au Maroc, recherche qui s'est poursuivie ensuite avec sa quête de vertu « toute païenne », stoïcienne, qui s'est enfin traduite, avec sa conversion, en une recherche tout inversée mais tout aussi vertigineuse : la recherche de la « dernière place », du plus bas, du plus « abject », du plus méconnu. Cette troisième recherche prenant, bien sûr, le très beau visage de Jésus de Nazareth et tout le cœur de Charles de Foucauld y était ; mais cette recherche était menée, on l'a vu, par un perfectionnisme absolument outrancier, qu'essayait de tempérer Huvelin sans guère y parvenir, sauf en quelques périodes. Avec beaucoup de précautions, on doit dire qu'il y avait là véritablement, en cette poussée d'intransigeance, quelque chose de la pulsion de mort, pulsion sans cesse envahissante, advenant comme une série de raz-de-marée successifs.

Ceci arrive à son point culminant avec cette perspective du mont des Béatitudes qu'il voit, lui, comme le point d'aboutissement de sa vocation, celui qui réunit tout ce qu'il poursuit. Il en est tout perturbé : « Je sens, dit-il à Huvelin le 26 avril, comme un vertige à la pensée de l'isolement, du dénuement, des difficultés au milieu desquelles je me trouverai sur ce sommet désert. » Il voit là, maintenant, son ultime destination qu'il résume en trois mots : « M'établir là-haut, ermite-prêtre ». Ermite, Sacerdoce, mont des Béatitudes, « les trois choses s'unissent, s'amalgament et se présentent sous la forme d'une quasi-nécessité », écrit-il. Cette unification à ses yeux aussi soudaine et éclatante, ce Tout, c'est bien cela qui lui donne le « vertige ».

Cette lettre du 26 avril manifeste une surexcitation extrême qu'il prend pour de la véritable joie : « Je sens une vraie joie de tout ce qui arrive, car tout est voulu ou permis par Dieu, et je n'ai aucune peine de rien. » De tout ce qu'il a examiné

longuement dans cette nuit où il écrit une réflexion « très longue et très détaillée » devant le Saint-Sacrement – vingt pages d’arguments où il réussit à se convaincre absolument lui-même – et qu’il reprend le lendemain dans sa lettre du 26 avril à Huvelin, la conclusion ne souffre aucun doute : il vivra là-haut davantage de foi, de chasteté, de pauvreté, et surtout « d’humilité ». D’un seul coup, le sacerdoce n’est plus, à ses yeux, une marque dangereuse de notabilité et de première place, mais l’inverse : « Je dois mettre l’humilité là où Notre-Seigneur l’a mise, la pratiquer comme il l’a pratiquée, et pour cela la pratiquer dans le sacerdoce, à son exemple. » Renversement de perspective dont il a le secret.

Pour parfaire l’unification totale telle qu’elle lui est apparue, voici que lui est tombée dessus une sorte d’illumination et de cristallisation : il pourra, au mont des Béatitudes y demeurer « seul » ou « y avoir des compagnons », ce qui glorifierait Dieu « encore plus ». C’est surtout cette dernière éventualité, qu’il espère : il pense se faire ordonner prêtre, « ayant si longtemps habité Paris », par le cardinal Richard, archevêque de cette ville, et trouver peut-être « en France, un compagnon ». Signe de cette attente, il envoie dans cette même lettre à l’abbé Huvelin, « une notice sur la règle de vie qu’il a composée » pour le 6 janvier 1899 et qu’il suit « depuis lors ». Il a pris soin de ne pas la lui envoyer début 1899, de même qu’il ne lui a pas transmis le Règlement de juin 1899. Aujourd’hui, comme le port est en vue, que tout est en place, qu’il pense qu’il aura bientôt des compagnons, il estime qu’il peut, avec précaution quand même, il ne faut pas attirer sur elle les foudres de l’abbé Huvelin comme en 1896, lui remettre une « Notice sur les Ermites du Sacré-Cœur de Jésus ; extraits de leur règle » : « Il n’y est question que de vœux annuels, il ne s’agirait donc, si l’on était plusieurs, que d’une toute petite

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

très aride, le sommet de la volonté totalitariste d'une réussite. Cet homme avait transformé son désir de puissance forcené en un désir opposé, aussi extrême, un désir de s'abaisser et de disparaître, prenant comme modèle un Jésus aperçu aux ruelles boueuses de Nazareth en janvier 1889, un Jésus d'infinie pauvreté dans lequel il voit l'humanité du Fils de Dieu fait homme, l'humanité la plus pauvre qui fût jamais et qui pourra être, le Christ de la « dernière place ».

Il avait concrétisé ce désir par la Trappe en 1890, mais très vite n'avait pas trouvé là ce qu'il cherchait, cette vie de Nazareth rêvée, imaginée misérable à l'excès. À ce moment se creusent en lui à la fois un amour plus intense de ce Jésus de Nazareth dont il veut imiter la condition de vie qu'il a imaginée – et il cherche où et comment y arriver ; et une soif aussi intense de grouper autour de lui des compagnons qui mèneraient avec lui cette reproduction fantasmée de la vie de Nazareth. Les deux intensités se conjuguent : amour très vif de la personne de Jésus de Nazareth et volonté farouche d'organisation de ce qu'on peut appeler un idéal à vivre et à partager. Les deux intensités semblent trouver leur point d'aboutissement dans l'imitation matérielle, si l'on peut dire, de la vie de Nazareth : le géographe qu'est Foucauld décide de la mener dans le village même de Nazareth, insertion on ne peut plus concrète et on ne peut plus symbolique ; mais ce village est bientôt d'horizon trop limité : il lui faut des Nazareth, des essaimages de Nazareth, des fondations qui deviennent, de façon irréaliste et irréalisable, des sortes de chartreuses communautaires et solitaires, avec, au fil des ans, ces règlements extrêmement serrés qu'il compose pour ce qu'il veut fonder. Il entre alors de plus en plus en idéologie.

Dans ce registre de l'organisation, on ne peut pas ne pas voir, en lisant de près l'ensemble des textes, effrayants selon Huvelin, concernant les Ermites du Sacré-Cœur, qu'il se

comporte, par rapport à ce qu'il veut fonder, de la même manière analogiquement, que se comporte l'un de ses contemporains dont le philosophe G. Lukacs a dit :

« Lénine seul a fait le pas vers la concrétisation du marxisme devenu désormais tout à fait pratique. Il est, à l'échelle historique mondiale, le seul théoricien à la hauteur de Marx que la lutte pour l'émancipation du prolétariat ait produit jusque-là. »

Même si l'on doit heurter, on doit dire que Foucauld dès 1890 à Akbès jusqu'à 1900, a voulu, ses textes de fondations en témoignent, théoriser de manière abstraite une certaine vie de Nazareth idéologisée et qu'il a voulu concrétiser cette idéologie en des pratiques destinées à la réaliser avec la plus grande organisation et minutie possibles.

L'abbé Huvelin s'est dressé face à cette dérive fondamentaliste : « Ne pensez pas à grouper des âmes autour de vous, ni surtout à leur donner une règle. Vivez votre vie » (27 janvier 1897). « Je suis effrayé de vos projets. [...] Je ne crois pas que cette idée de prêtre-ermite soit de Dieu » (20 mai 1900). Et quand enfin Foucauld se heurte au Patriarche de Jérusalem et doit renoncer, Huvelin énonce clairement : « Ce n'était pas une idée à faire réussir » (25 juillet 1900).

Qu'on dise « idée fixe » ou « idéologie », mais c'est une seule et même tendance et tension depuis sept ans : faire aboutir un projet et un seul, un projet hors norme, compact, cohérent, extrêmement ferme et fermé. Comment résister à une telle force qui supprime tout obstacle sur son passage ? On ne peut qu'admirer la justesse du discernement de l'abbé Huvelin, qu'être d'accord avec lui sur les sept années qui viennent de se passer depuis 1893 où sont venus à Foucauld ses désirs de

fondations³⁵. Et on ne peut qu'admirer aussi son courage, lui qui avait tant d'affection envers Foucauld, pour tenir bon, lire ce qu'il y avait derrière et lui dire pour faire barrage, sans hésiter : « Je crains l'esprit propre dans votre dévouement et votre piété » (20 mai 1900).

Du littéralisme

Foucauld a structuré sa vie spirituelle selon trois axes que l'on voit exposés dès Akbès. Voyons les deux premiers. Le premier axe est défini, on l'a vu, dès 1896 : « Reproduire aussi fidèlement que possible la vie de N. S. Jésus-Christ à Nazareth. » Ce que dit de la même manière le Règlement de 1899 dès la première ligne : « Les Ermites du Sacré-Cœur ont la vocation spéciale d'abord d'imiter N. S. Jésus-Christ dans Sa vie cachée de Nazareth. »

On peut dire que de 1890 à 1900, c'est une imitation littérale de Jésus de Nazareth que Charles de Foucauld a particulièrement en ligne de mire. Cette imitation était, pour lui, incompatible avec le sacerdoce et il s'y refusait farouchement. Avec le désir exprimé par l'abbé Huvelin de le voir prêtre, mais aussi par Mère Élisabeth, le sacerdoce ne devient plus totalement impensable pour lui et ne lui apparaît plus antinomique avec la vie de Nazareth ; il finit par l'accepter. Et en 1900, Huvelin, avec vigueur, le centre sur le seul sacerdoce en éliminant quasiment tout ce qui est projet de fondation. L'imitation de Nazareth ne peut plus être aussi littérale désormais.

L'Eucharistie avait formé depuis Akbès le deuxième axe de sa vie spirituelle qui avait été défini dans le Règlement de 1899 d'une manière particulière : les Ermites, après l'imitation de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

de fois me sont-elles venues ! Je ne me suis rendu qu'à l'expérience et à de longues épreuves. Fermeté, désir d'aller jusqu'au bout dans l'amour et dans le don – d'en tirer toutes les conséquences – jamais de découragement, jamais – un peu d'âpreté autrefois – mais qui s'est tant adoucie. »

De ce qu'il écrit dans sa première lettre à Mgr Bazin, Huvelin dit à Foucauld qu'il a fait cette lettre « aussi persuasive que possible » ; quant à sa deuxième lettre, si elle est élogieuse, elle a beaucoup de vérité et de justesse dans la description de l'évolution de Foucauld : de l'âpreté à l'adoucissement. En même temps, Huvelin exprime à mi-mot quel travail exigeant lui a demandé cet homme tellement pris par le « désir d'aller jusqu'au bout dans l'amour et le don », cette « force irrésistible qui pousse ».

Le « jusqu'au bout » et « la force irrésistible » demeurent bien présents. Mais cet élan naturel et cette volonté d'organiser ne s'imposent plus envers et contre tout comme ils l'ont fait dans le paroxysme de 1899 avec l'édification de la forteresse érémitique bardée de réglementations, couronnée par un quatrième vœu supplémentaire, la clôture. Une forteresse qu'il fallait établir à tout prix. Or « cette idée à faire réussir », comme disait Huvelin, s'est particulièrement dissoute au contact du sacerdoce reçu et elle est devenue une vraie ouverture. Le cœur s'est comme desserré avec l'accord que lui a donné son père spirituel sur son projet d'Afrique, dans les retrouvailles avec sa sœur Marie ; le cœur a ainsi pu s'ouvrir aux « brebis perdues », devenues l'horizon premier.

Il faut noter aussi la place, extrêmement discrète, on a vu qu'elle n'assistera pas à l'ordination, mais si forte et douce, de

Marie de Bondy. C'est elle qui l'avait centré sur le Cœur du Christ ; il lui a rappelé fortement, le 20 septembre 1900, avant d'aller se préparer au sacerdoce à Notre-Dame-des-Neiges, que c'est à elle « seule, absolument seule », qu'il doit cette ouverture spirituelle fondamentale ; et dans cette lettre il la remercie, en termes si parlants, de travailler à lui faire, pour l'ordination à venir « une chasuble » :

« Tâchez de la faire toute blanche, excepté le cœur rose, sa petite croix brune, les flammes autour de la croix sortant du Cœur, et les rayons jaunes rayonnant bien loin tout autour : faites un Cœur bien rayonnant ; qu'il rayonne sur toute cette pauvre terre, sur ceux que nous aimons, et sur nous-mêmes ! »

Il veut aussi, que son cœur soit, lui aussi « bien rayonnant » comme le Cœur du Christ.

On lit cette dilatation dans la lettre qu'il envoie en mars 1902 à l'ami de toujours, Gabriel Tourdes ; il ne lui a pas écrit depuis cinq ans ; il veut renouer, lui dire ce qui s'est passé et ce qu'il devient :

« J'ai passé quatre ans ermite en Terre Sainte, vivant du travail de mes mains comme Jésus [...], inconnu de tous et pauvre et jouissant profondément de l'obscurité, du silence, de la pauvreté, de l'imitation de JÉSUS. »

Et cette phrase-clé, avec un « aussitôt » qui rappelle le « aussitôt » de sa conversion qui avait exprimé sa volonté radicale de ne vivre que pour Dieu : « Prêtre depuis le mois de juin dernier, je me suis senti appelé aussitôt à aller aux “brebis perdues”, aux plus perdues, aux âmes les plus abandonnées, les

plus délaissées. » Le « aussitôt », maintenant, ce sont les autres.

Il indique ainsi cette évolution capitale vécue au moment du sacerdoce comme une véritable illumination, ouvrant vers les brebis les plus perdues ; il s'est « senti appelé » ; nous soulignons ces trois « les plus » : il veut aller à cet extrême, à la dernière des dernières brebis perdues comme il avait exprimé le désir de la « dernière place » de Jésus à rejoindre ; mais cette fois-ci ce n'est plus un concept idéalisé, la totale Pauvreté, qu'il veut aussitôt atteindre, mais des personnes bien concrètes.

Il dit fort bien à Gabriel que, sachant par expérience que nul peuple n'était plus abandonné que les musulmans du Maroc, du Touat, du Sahara algérien, il a demandé d'aller là. Il lui raconte sa vie désormais. Il aimerait recevoir sa visite, lui servir « le plus beau pain d'orge et les plus belles dattes » : « On causera du passé, du présent plus doux encore, de l'avenir encore plus suave. » Il est heureux, il le dit, il le proclame à son ami très cher : « Je suis heureux, très heureux, extrêmement heureux. » Et à Gabriel si proche, si fraternel, qui, Foucauld ne l'oublie pas, est incroyant, il confie simplement le fond de son cœur et la raison première de son bonheur :

« L'imitation est inséparable de l'amour, tu le sais, quiconque aime veut imiter : c'est le secret de ma vie : j'ai perdu mon cœur pour ce JÉSUS de Nazareth crucifié il y a 1 900 ans et je passe ma vie à chercher à l'imiter autant que le peut ma faiblesse. »

Aveu bouleversant au cœur de cette lettre pleine d'affection. Dilatation du cœur pour Foucauld, là où il est maintenant parvenu.

Des paroissiens disparates

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

« Le bâton chaque jour, pas de nourriture ni de vêtements et s'ils tentent de s'enfuir – ce qui est fréquent –, on les poursuit à coup de fusil et, s'ils sont repris vivants, on les mutilé pour le reste de leur vie en les rendant boiteux des deux jambes. Ce qu'a de particulier l'esclavage dans ce pays, c'est que les maîtres, après avoir exigé des esclaves le travail quotidien, les laissent vaquer le reste du temps pour trouver de la nourriture comme ils pourront. »

C'est ainsi qu'un certain nombre d'entre eux vient chez « le marabout français » pour de la nourriture ou des soins.

Dans ces territoires sahariens occupés par l'armée mais pas encore annexés, l'ordre public n'est pas celui de la République, il repose sur la chefferie traditionnelle que les militaires ont reconduite dans ses privilèges et ses abus de pouvoir :

« Les autorités françaises, général Risbourg, colonel Billet, ont déclaré en entrant dans la Saoura que l'esclavage y serait maintenu : cette déclaration gêne actuellement les autorités qui n'osent l'annuler pour le moment, de sorte que l'on voit cette monstruosité de l'esclavage protégée et maintenue par les représentants de l'autorité française, écrit-il le 19 janvier à Mgr Guérin. Les esclaves ne peuvent rien posséder, donc jamais se racheter : leur misère matérielle est extrême, leur misère morale plus grande encore : à peu près sans religion, ils vivent dans la haine et le désespoir. »

Il ajoute : « Leurs maîtres se méfient de moi, avec raison » (au même, 15 juin).

Il dira, dans une nouvelle lettre à Mgr Guérin, le 4 février, où il parle de nouveau de cette situation de l'esclavage, que ces

« désespérés » sont vraiment « les brebis les plus perdues ».

Que faire ? Que peut-il faire ? « Je vois parfois vingt esclaves par jour. » « Ils remplissent la petite maisonnette que l'on a pu leur construire » (à Marie de Bondy, 31 janvier 1902). Il les invite à prendre patience pour le moment : « Loin de leur prêcher la fuite ou la révolte, je leur prêche la patience et de rester là où ils sont, leur disant qu'avec le temps, Dieu leur donnera le soulagement et la liberté », dit-il à Mgr Guérin. Il note aussi l'aide qui leur vient du « Bureau arabe, très charitable et très bienfaisant ». Mais il ne veut pas s'en tenir là, se contenter de ces aides caritatives et de ces conseils de temporisation : il veut qu'on agisse sur le plan politique. Et d'abord en faisant connaître cette situation telle quelle dans son horreur :

« Je vous prie instamment, cher ami, vous qui êtes en position de le faire, de rendre connu ce fait de l'esclavage publiquement permis et subsistant en terre française, et je vous supplie d'agir de tout votre pouvoir pour le faire cesser »,

écrit-il à Castries. Lui-même parle autour de lui de la situation :

« Je ne cache pas à mes amis français que cet esclavage est une injustice, une immoralité monstrueuse et qu'il est de leur devoir de faire leur possible pour le supprimer... À Madagascar, le général Galliéni a, d'un trait de plume, en un jour, supprimé l'esclavage, alors que certains Malgaches possédaient huit cents esclaves et qu'il se tenait des marchés d'esclaves nombreux : les officiers ici et dans les postes voisins (Taghit, etc.) sont tous unanimes à désirer

l'abolition de l'esclavage, l'affranchissement, mais il faudrait que l'ordre leur en soit donné de haut ; car c'est par ordre du général Risbourg, ordre confirmé par le colonel Billet, que l'esclavage est maintenu : ils ont déclaré hautement en entrant dans le pays qu'il ne serait rien changé à l'état des esclaves. Bien plus, un officier de Bureaux arabes auprès de qui un pauvre esclave des marabouts de Kerzaz s'était réfugié a été forcé par ordre formel du général Risbourg de le rendre à ces marabouts qui l'avaient réclamé au dit général : avec de tels précédents, les Bureaux arabes malgré leurs désirs d'affranchissement et de justice, n'osent agir sans ordre », écrit-il le 4 février 1902 à Mgr Guérin à qui il demande d'en parler au supérieur des Pères Blancs, Mgr Livinhac : que celui-ci dise à Foucauld : « S'il y a lieu de faire des démarches, de faire faire des interpellations à la Chambre ou au Sénat par des députés ou sénateurs catholiques. » « Nous n'avons pas le droit d'être des chiens muets et des sentinelles muettes : il nous faut crier quand nous voyons le mal. » Il écrit directement, le 8, à Mgr Livinhac.

La veille, 7 février, il envoie une très longue lettre à Dom Martin, abbé de Notre-Dame-des-Neiges au sujet des esclaves, lui demandant ce qu'il doit faire :

« En les soulageant dans la mesure du possible, il me semble que le devoir n'est pas fini et qu'il faut dire – ou faire dire – par qui de droit : *Non licet... Vae vobis hypocritae* [Ce n'est pas permis. Malheur à vous, hypocrites]. Vous qui mettez sur les timbres et partout : “Liberté, Égalité, Fraternité. Droits de l'homme”, et qui rivez les fers des esclaves, qui condamnez aux galères ceux

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

peu nombreux, peuvent être séduits, eux, par la morale chrétienne.

L'essentiel est l'exemple des vertus chrétiennes vécues par des chrétiens ; on ne doit donc pas commencer par présenter du « dogme » ni « entrer en discussion » avec les musulmans (n° 15) : « Discuter est, mille fois pour une, temps perdu et même enraciner les personnes dans leurs vieilles erreurs » (n° 5). Il faut se contenter de « simplement exposer et laisser à la grâce de faire le reste dans les âmes de bonne volonté ».

Écrivant ces notes, il a conscience de son ignorance dans ce domaine où Mgr Guérin lui demande conseil :

« J'écris ces petites notes par obéissance, en rougissant de parler en une matière que hélas ! je connais aussi peu, que l'évangélisation des musulmans : car je n'en ai instruit tant soit peu que trois et avec les autres je n'ai eu que des conversations restées, hélas sans aucun fruit. Il faudrait interroger ceux qui ont converti, et non ceux, qui, comme moi, n'ont pas été dignes de convertir personne » (n° 13).

Sa conclusion est radicale : « Ce sont les saints qui convertissent [...] c'est par la sainteté qu'on convertira les musulmans d'Afrique. » Et il cite, comme apôtre des musulmans, saint François d'Assise, « si attiré vers eux » mais qui semble « n'avoir obtenu d'eux qu'une admiration à peu près stérile ». « Le saint qui semble avoir le plus converti – avoir converti ceux qui étaient à sa portée – est saint Pierre Claver. Et quelles furent ses armes ? La seule sainteté ! » Et il ajoute :

« Il était dans les mêmes conditions, défavorables à l'excès, que les Missionnaires d'Afrique, c'est-à-dire entouré d'une population chrétienne donnant le mauvais exemple, très

corrompue et propre à donner la plus mauvaise opinion du christianisme aux infidèles. L'ascendant de sa sainteté triompha de tout. »

Les Missionnaires d'Afrique, c'est la Société des Missionnaires d'Afrique, habituellement appelés Pères Blancs. Jugement voilé, mais net des chrétiens vivant en Afrique, c'est-à-dire des colons, qui ne se conduisent pas en véritables chrétiens : Foucauld pointe là l'un des principaux obstacles à l'annonce de l'Évangile.

Quant à saint Pierre Claver, il a lu une biographie, par le père Fleurian⁴⁷, de ce jésuite catalan du XVII^e siècle qui s'est consacré essentiellement aux Africains envoyés comme esclaves aux Amériques ; cette biographie mentionnait, parmi eux, les musulmans dont Pierre Claver était proche et indiquait sa méthode que Foucauld veut faire sienne : « Lier amitié avec les Maures. »

De l'ensemble de dix-sept points, on voit que Foucauld aperçoit combien la conversion des musulmans est difficile et il en conclut qu'il faut commencer inéluctablement par « le commencement de tout pour nous : la seule sainteté ». « Pour les convertir, la première condition est la sainteté : donc, AVANT TOUT, SANCTIFIONS-NOUS. »

À ses yeux, c'est la sainteté qui, seule, rayonnera invisiblement et touchera les cœurs de la même manière que le fait le Christ Ressuscité eucharistique. C'est pour lui sa conviction inébranlable face à des hommes et des femmes indifférents ou fermés à l'Évangile. Au chrétien à être, là où il est, un Évangile vivant, une réelle présence de Jésus.

Le voici, à Beni Abbès, dans la joie et un immense désir de conversion personnelle, chemin incontournable pour la

conversion d'autrui, pour être « sauveur avec Jésus ». Son désir de compagnons s'arc-boute concrètement à un désir de nombreuses conversions.

« Le terrain de la Fraternité a 1 500 mètres de tour : il renferme deux sources et une dizaine de puits. J'ai fait planter 200 ou 250 palmiers ; on pourrait avoir 400 ou 500 palmiers, d'autres arbres fruitiers. [...] Si j'avais des compagnons, il suffirait à faire vivre une communauté, [...] cinq ou six frères. »

Or Mgr Guérin n'a pas pu ne pas lui permettre d'avoir des compagnons : « Le Préfet apostolique m'a autorisé à recevoir quelques compagnons qui vivraient avec moi de ma vie » (à Marie de Bondy, 11 avril 1902). Il lui précise quinze jours plus tard, en extrapolant manifestement :

« Je me vois autorisé à fonder une famille religieuse nouvelle, sous la Règle de saint Augustin, sous le nom de "Petits Frères du Sacré-Cœur de Jésus", destinée à adorer nuit et jour la Sainte Eucharistie perpétuellement exposée, dans la solitude et la clôture, dans les pays de mission, dans la pauvreté et le travail. »

Nouvelle lettre quinze jours plus tard encore, lettre plus longue, plus excitée ; s'il a établi une chapelle à Beni Abbès, il voit beaucoup plus loin, plus haut, plus fort :

« Maintenant, écrit-il le 12 mai à sa cousine, il faut lui élever un édifice spirituel autrement grand, autrement durable, un Ordre de moines qui l'adorent nuit et jour dans la Sainte Hostie exposée, étendent sa présence, la

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

dans un groupe d'hommes, parler leur langue pour pouvoir leur parler, justement. Que l'on se souvienne des immenses conversations amicales dans sa jeunesse avec Gabriel Tourdes ; il a le don de la conversation, en direct, mais tout autant dans ses lettres, avec des correspondants de toutes sortes ; et écrire ainsi, en récits, c'est parler, c'est partager, c'est converser ; et on le voit d'ailleurs, à Beni Abbès, vouloir reprendre le travail manuel comme moyen de converser avec tous : c'est là sa manière à lui, spécifique, pour l'annonce de l'Évangile, dans une relation familière. Il veut maintenant entrer en dialogues d'amitié avec les Touaregs.

Il est, dans cette façon de faire qui est du « silence » si on la compare à la prédication, il est profondément « apôtre », oui, il l'affirme fortement, mais non pas missionnaire au sens de prêcheur externe. Il s'est dit « ermite » jadis – Mgr Guérin parle de son ermite de Beni Abbès –, en ce sens qu'il est seul. Il se dit « moine » : il faut prendre aussi ce mot en son sens premier : « monos », « seul » : il veut, à Aoulef, s'établir dans un lieu où il vivra « la solitude » (et aussi la « sûreté » grâce à Laperrine : « Je n'ai pas le droit de me suicider, ce n'est d'ailleurs pas le moyen de faire connaître JÉSUS aux âmes. Il faut allier le courage et la prudence. »)

« La solitude » : Charles de Foucauld la voit au cœur même de sa vocation. Il a quitté une famille qu'il avait retrouvée autour de saint Augustin : l'abbé Huvelin et Marie de Bondy tout particulièrement, ses seconds parents, il a fait ce geste non par misanthropie, mais tout au contraire parce qu'il veut faire à Jésus ce don. Quand Mgr Guérin le quitte et le laisse seul à Beni Abbès, il lui écrit, on l'a vu, en soulignant : « Je me sens seul, pour la première fois depuis bien des années. » Il est clair que cet homme aime la compagnie, qu'il se lie volontiers, qu'il a le charisme du contact ; il aimerait avoir des compagnons vivant de

la même vie que lui ; aujourd'hui il a accepté de ne pas en avoir si Jésus veut qu'il n'en ait pas et qu'il demeure dans la solitude.

« **Mission, évangélisation** »

La décision appartient à Mr Guérin et l'abbé Huvelin : Foucauld attend leur réponse. Le 15 juillet, Foucauld reçoit la lettre de l'abbé Huvelin qui lui dit sans aucune réserve : « Suivez votre mouvement intérieur, allez où vous pousse l'esprit. » Il sait que Foucauld, désormais, ne cherche plus à faire réussir une idée, mais est devenu ouvert et simple ; et par ailleurs, l'abbé Huvelin montre bien que, pour lui aussi, la solitude où Jésus le met ou le mettra constitue Foucauld dans sa vocation propre ; ce n'est pas un lieu, pas même le Maroc que Foucauld aurait pu poursuivre comme horizon mythique, qui est essentiel, mais la solitude intérieure : « Ce sera toujours la vie solitaire partout où Jésus vous recueillera en Lui pour vous donner aux âmes. » Le dernier membre de phrase est très important : il ne s'agit pas d'une solitude pour la solitude, mais d'une solitude à l'inverse de tout solipsisme : la solitude qui a pour conséquence vraie d'ouvrir le cœur vers les autres et de se donner à eux.

Foucauld annonce aussitôt ce « oui » de l'abbé Huvelin à Mgr Guérin, lui précisant à nouveau son projet avec ses deux temps : « Le gros de l'année chez les Touaregs [...] Une fois par an, la tournée de toutes les garnisons où vous n'envoyez pas de prêtre. » Le 22, il reçoit la réponse de Laperrine qui lui annonce que c'est bien d'accord ; il transmet à Mgr Guérin : « Je suis dans une gratitude profonde de ces deux oui, arrivés si vite et j'attends le vôtre. » Il est sûr que Mgr Guérin dira « oui » lui aussi.

En attendant cette réponse, il lui écrit de nouveau

longuement le 25 juillet – c’est sa manière à lui, il l’a utilisée amplement avec l’abbé Huvelin, on l’a vu, en 1899, de bien faire connaître à l’autre toute sa pensée, comme aussi de peser discrètement sur la décision :

« Aller au pays touareg n’est pas, pour moi, à mes yeux, renoncer au Maroc, mais plutôt m’y préparer et faire à l’heure présente l’œuvre la plus utile pour le Maroc. Actuellement, d’ici, je ne vois aucune porte ouverte. »

Comment peut-il penser que le voyage en pays touareg « prépare » au Maroc ? Il n’est jamais à court d’argument quand il est dans une idée : « Apprendre la langue touarègue, qui est le plus pur des dialectes berbères et qui se comprend dans la majeure partie du Maroc, ne peut que m’être très utile au point de vue marocain. »

Un autre argument est particulièrement à retenir : il montre que l’évangélisation prend de plus en plus de place dans sa pensée : « Les relations avec les indigènes me formeraient et me donneraient plus d’expérience et d’assurance au point de vue mission, évangélisation. » Il y a une simple virgule entre les deux derniers termes qu’il a soulignés : Foucauld assimile mission et évangélisation sans mettre des délais entre ces actions.

Il reçoit une première réponse inattendue de Mgr Guérin : une lettre du 9 juillet où celui-ci lui exprime son étonnement et sa perplexité : « Je vous considère comme Marocain plus que comme Touareg, et j’hésite avant de vous voir vous éloigner du Maroc. » Et le 22 juillet : « Votre départ à l’heure actuelle, immédiatement, me paraîtrait bien précipité. » La saison, d’ailleurs, ne s’y prête pas : il faudrait à tout le moins, attendre la fin de l’année ; il veut consulter son supérieur, Mgr Livinhac ;

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

à sa volonté. « Les âmes saintes ont succédé aux prophètes et aux apôtres, non pour écrire des livres canoniques, mais pour continuer l'histoire de l'action divine par leur vie dont les moments sont autant de syllabes et de phrases par lesquelles cette action s'exprime d'une manière vivante. » C'est la vie même du Christ qui se poursuit dans la vie des saints : « Nous sommes dans les siècles de la foi, le Saint-Esprit n'écrit plus d'évangile que dans les cœurs ; toutes les actions, tous les moments des saints sont l'évangile du Saint-Esprit ; les âmes saintes sont le papier, leurs souffrances et leurs actions sont l'encre. Le Saint-Esprit, par la plume de son action, écrit un évangile vivant. »

La pensée de Caussade « est tout entière déterminée par le concept de situation, dans la mesure où celle-ci représente le point de condensation de la volonté conductrice vivante de Dieu », écrit Romano Guardini⁵⁰ qui montre que, pour Caussade l'existence chrétienne, c'est « une histoire », ce n'est pas « un système » : « Ce qui importe, ce n'est pas la construction, c'est l'événement. » Foucauld avait essayé d'appliquer un système et s'était durci dans cette recherche ; il ressemble maintenant à Thérèse de Lisieux qui, dit Guardini, « voulait remplacer les programmes par les choses et montrer le mystère créateur de la conduite divine dans la vie quotidienne⁵¹ ». Même spiritualité, même message désormais chez Charles de Foucauld : « L'activité chrétienne doit promouvoir le règne de Dieu. Or ce signe ne consiste pas seulement dans la réalisation d'un ordre éternel, mais aussi dans la naissance de l'homme nouveau⁵². »

On comprend que Charles de Foucauld qui s'était trop enfoncé dans un système a commencé, avec Caussade, à mieux entrevoir un tout autre horizon et un autre temps, un horizon qui n'est plus clos par quatre hauts murs d'une certaine

« fraternité » réglémentée, et un temps qui n'est plus méticuleusement programmé : chaque lieu, chaque heure et chaque rencontre, en un moment et un lieu, contiennent un appel nouveau de l'Esprit selon le traité de *L'Abandon*.

« Ce qui fonde le lien d'une situation avec une autre, ce ne sont pas tellement des lois, des règles, un ordre permanent, mais plutôt c'est le fait que Dieu, qui, en cet instant, appelle et demande un consentement est le même que celui qui a appelé auparavant et appellera plus tard. [...] Et comme c'est Dieu, l'Impénétrable, qui conduit, cela mène aussi toujours dans l'inconnu⁵³. »

Foucauld, à partir de 1897, a lu et relu Caussade. Cette pensée l'a pénétré, l'a peu à peu délivré. Il en recueille aujourd'hui les fruits qui le sustentent et vont lui donner une vraie nourriture pour la route qu'il va prendre vers le Sud.

La « prière d'abandon »

La spiritualité de Caussade, de « l'heure présente » (à Mgr Guérin, 25 juillet 1903), s'est peu à peu inscrite dans sa vie : il va, s'abandonnant, à travers l'événement, à l'action créatrice de l'Esprit, la scrutant, y participant, y trouvant paix et joie. Ce qui s'est donc produit, pas à pas à partir de la lecture, entre autres, de Caussade, exploré dès son arrivée à Nazareth ; lecture qui a été un antidote à la lecture trop littérale de « l'abjection » de Nazareth qu'il faisait depuis sa conversion : dix ans d'imitation fermée qui, dans sa fixité et ses excès, avaient eu quelque chose de mortifère, le conduisant à vouloir construire de toutes pièces un lieu minutieusement réglé. C'est cette volonté de conformité exacte qui lui avait fait quitter la Trappe ; fin juillet 1895, l'abbé

Huvelin écrivait à Marie de Bondy :

« Il ne restera évidemment pas. Il prendra de plus en plus son idée pour la voix de Dieu qui parle. La beauté du but où il se croit appelé lui voilera tout le reste, et surtout l'irréalisable. Que je suis effrayé de cette vie où il veut entrer, de ce Nazareth où il veut aller vivre, et ce groupe qu'il veut former autour de lui. »

Il est alors, selon ce qu'on appelle la théorie de l'engagement, de plus en plus enfermé dans ce qu'il a décidé par lui-même pour lui-même, en une sorte de spirale infernale où il s'est enfermé.

C'est ici, au point où l'on se trouve parvenu, au moment où il s'ouvre au Sud, qu'il faut étudier un texte qu'il a écrit en 1896, tandis qu'il était encore à la Trappe, qu'il ne savait pas ce qu'on allait décider pour lui, si on allait l'y faire rester ou non. Et il avait alors posé à l'avance un acte d'obéissance qu'il voulait absolue : même si sa conscience lui disait formellement de partir, il resterait à la Trappe si les supérieurs lui indiquaient d'y rester. A-t-on le droit ainsi, d'enjamber sa conscience ? L'abbé Huvelin était effrayé par son idée fixe d'un « Nazareth » « irréalisable ». Ne l'était-il pas tout autant par cette sorte d'immolation de la conscience à laquelle Foucauld voulait alors se prêter ?

Ce texte, le plus connu sans doute de Foucauld, ce n'est pas lui qui l'a appelé « La prière d'abandon ». R. Bazin l'avait publié en 1924 avec d'autres textes de méditation dans les Écrits spirituels de Charles de Foucauld sans lui donner aucun titre. En 1940, il avait été repris comme prière par les Petites Sœurs de Jésus, donc dès le début de leur fondation ; elles avaient retouché le texte, faisant quelques suppressions, faisant aussi

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

m'aimes. » A. Chatelard a repris cette assertion en proposant que la *Prière du Père de Foucauld* soit modifiée en ce sens. Ce qui serait une brisure du rythme et un contresens par rapport à la pensée de Foucauld dont tout le texte n'est qu'un seul cri envers le Père sans qu'il y parle subjectivement de l'amour du Père envers lui (mais seulement de l'amour du Père envers tous, « tous » « Vos enfants », « tous ceux que Votre Cœur aime »).

58. A. CHATELARD, « La prière d'abandon de Charles de Foucauld », *Bulletin des Amitiés Charles de Foucauld*, n° 106 (avril 1992).

59. Quelques mois plus tard après cette méditation de Charles de Foucauld, Thérèse de Lisieux, le 26 juillet 1897, deux mois avant sa mort, propose, elle, à l'abbé Bellière, « la voie de la confiance simple et amoureuse ».

60. Le 18 juillet 1897, Thérèse de Lisieux avait écrit à l'abbé Bellière : « Quand je serai au port, je vous enseignerai, cher petit frère de mon âme, comment vous devrez naviguer sur la mer orageuse du monde, avec l'abandon et l'amour d'un enfant qui sait que son Père le chérit et ne saurait le laisser seul à l'heure du danger. » « Voie délicieuse », ajoute-t-elle.

Les délaissés, l'Eucharistie, la présence

Lui qui est d'une santé à toute épreuve rentre pourtant épuisé, le 24 janvier 1905, à Beni-Abbès, après cette année de marches dans le désert, de rencontres multiples, d'efforts intenses à entrer dans la langue touarègue.

À peine a-t-il un peu soufflé qu'arrive le 28, à l'improviste, celui qui depuis quinze mois, est à la tête de la subdivision d'Aïn Sefra, dont dépend Beni Abbès : le général Hubert Lyautey. La région d'Aïn Sefra qui se trouve, à la verticale, au sud d'Oran, est la région limitrophe du Maroc : Lyautey, que ce pays fascine, connaît l'exploration que Foucauld y a réalisée vingt ans plus tôt. Sur un plan personnel, c'est un ami de Raymond de Blic et de Louis de Foucauld, beau-frère et cousin de Charles de Foucauld ; mais il n'a jamais rencontré ce dernier. La reconversion en prêtre de cet officier devenu explorateur l'intrigue ; et il veut savoir ce que fait sur son territoire cet homme dont on lui a aussitôt parlé, dont on parle beaucoup. Lyautey est né dans un milieu d'aristocratie et de grande bourgeoisie lorraine ; il a quatre ans de plus que Foucauld ; il est entré comme lui à Saint-Cyr et devenu, comme lui, officier de cavalerie. Début de carrière en Algérie ; vie de garnison, vie mondaine, vie littéraire. Marqué par la pensée d'Albert de Mun et le christianisme social, il publie en 1891 dans la *Revue des Deux Mondes*, un article qui va faire scandale dans les hautes sphères de l'armée : « Du rôle social de l'officier dans le service militaire universel. » Envoyé en Indochine en 1894, il y rencontre Galliéni qui l'initie à ses idées et méthodes : la

conquête doit être une pacification, laquelle est une action militaire, mais tout autant politique et économique ; plus que de vaincre, il s'agit de convaincre et de construire. Galliéni, nommé à Madagascar, l'y appelle en 1897 : « Je me sentais né pour créer et je crée, écrit Lyautey à sa sœur, pour remuer des idées, des projets et des œuvres et j'en remue à la pelle. »

Foucauld qui connaît le travail de Lyautey à Madagascar s'est réjoui de sa nomination à Aïn Sefra⁶¹. La réciproque n'est pas tout à fait vraie : Lyautey, jaloux de son pouvoir et de son prestige se méfie plutôt de ce « petit prêtre », comme il dit, qui concurrence un peu, à ses yeux, sa politique indigène ; s'il a un certain goût pour le sacré, s'il a un profond respect pour la religion, toute religion, il ne veut pas qu'elle ait trop d'influence. Grand prince, Lyautey arrive chez le pauvre Foucauld avec une suite impressionnante d'officiers ; grand séducteur, il veut s'attirer ses bonnes grâces et parle d'abord « Lorraine », « famille ».

Celui qui voulait séduire est séduit par la simplicité de son hôte et par l'acuité de Foucauld ; des liens étroits vont désormais exister entre eux, d'amitié, d'estime réciproque. Mais qui ne serait conquis par la bonté, doublée d'intelligence, de ce petit homme sans aucune apparence, si vif, si proche de vous, si humain ? Charles Guérin l'a été, Henri Laperrine a découvert ce nouveau Foucauld ; et tant d'anonymes qui le rencontrent et sont fascinés par son humanité.

Mais ce que retiendra surtout Lyautey, ce qui lui restera comme souvenir de Beni Abbès, c'est la messe célébrée par Foucauld, le lendemain de son arrivée, dimanche 29 janvier ; il la racontera à René Bazin :

« À sept heures, les officiers et moi, nous assistons à la messe dans l'ermitage. Une mesure, cet ermitage ! Sa

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

communier moi-même chaque jour, comme les prêtres en prison ? Y aurait-il lieu de faire un nouvel effort pour avoir la permission de célébrer seul ? »

L'arrivée de Motylinski le réjouit : c'est un homme très bon ; c'est aussi un bon chrétien, il lui sert la messe : « Heureux à tous points de vue de la présence de Motylinski, très bon cœur, qui contribuera à nous faire des amis des Touaregs. Il assiste à ma messe chaque jour » (à Mgr Guérin, 5 juin). Il ne se contente pas de recevoir à Tamanrasset, il visite des campements, va « un peu chez Moussa pour passer quelque temps dans ses tentes ». Excellent linguiste, Motylinski lui montre la méthode : qu'il ne s'agit pas d'abord de traduire le français en tamahaq, la langue touarègue, mais d'écouter et recueillir des expressions, des dictons, des poèmes. Ce que permettent d'ailleurs les rencontres et ce qui les permet. Mais Motylinski ne sera là que l'été : « Vous savez que je n'ai plus personne pour me servir la messe. Sans Motylinski je ne pourrai la dire » (à Mgr Guérin, 15 juillet). « Je ne puis dire la messe que grâce à Motylinski » (*id.*, 16 août). On voit l'angoisse monter le 28 août. Lettre de Mgr Guérin en réponse à sa requête du 2 avril : « Il m'est absolument impossible d'obtenir les faveurs que vous sollicitez. »

Le 12 septembre, il quitte Tamanrasset avec Motylinski pour le Nord. Il veut rencontrer Mgr Guérin à Alger : « Mon voyage près de Mgr Guérin a, en partie, pour but de trouver quelqu'un à ramener avec moi qui puisse me servir la messe. Je n'ai plus personne et il faut que je trouve quelqu'un » (à Marie de Bondy, 5 octobre). Le 30 septembre, ils arrivent à In Salah qu'ils quittent le 7 octobre. À In Salah l'attendent deux lettres : celle du 28 août de Mgr Guérin ; une autre de l'abbé Caron, de Versailles, qui fait miroiter « vaguement » deux recrues pour Tamanrasset, deux servants de messe possibles ; il écrit aussitôt

à Mgr Guérin en se disant prêt à aller les chercher en France si ces vocations se confirmaient ; il n'y aura pas de suite.

L'y attend aussi un ouvrage écrit par un jeune diplômé d'études supérieures d'histoire, Louis Massignon. Son mémoire est consacré au Maroc dans les premières années du xvie siècle. Tableau géographique selon Léon l'Africain. Pour son étude, il a suivi en partie, de Tanger à Fès, l'itinéraire que Foucauld avait parcouru pour sa Reconnaissance au Maroc et a été frappé par l'exactitude scientifique du travail de Foucauld ; et quand son mémoire est publié en livre à Alger, il veut en faire hommage à Foucauld, va voir Henry de Castries et lui demande si Foucauld est toujours vivant. Réponse de Castries : « Oui, mais il a raté sa vie, il est retiré comme prêtre libre du côté de Beni Abbès » ; il ajoute : « Lyautey dîne ici ce soir. Il portera votre livre à Foucauld. » Lyautey tient parole, fait parvenir le livre de Massignon à Foucauld qui est de passage à In Salah. En deux jours, Foucauld dévore aussitôt le livre et répond le 2 octobre à Massignon ; c'est la première lettre qu'il lui adresse, sans le connaître du tout – il pense qu'il est chrétien ; ils ont une passion commune, le Maroc. Leur relation commence⁶³.

Pas de compagnon : le vide

Le 19 octobre, arrivée à Adrar ; quelques jours avec Laperrine. Il est à Beni Abbès le 2 novembre. Sur la route, on l'a bien accueilli : « On est en confiance avec moi. [...] De là aux conversions il y a loin, et bien loin : mais c'est un premier pas, et un premier pas nécessaire, et il m'est bien doux de voir qu'il se fait » (à Marie de Bondy, 7 novembre). Lyautey, arrivé à Beni Abbès, veut le voir et ils quittent ensemble Beni Abbès pour Alger. Foucauld arrive le 29 à Alger chez Mgr Guérin qui

l'accueille et lui annonce qu'il lui a trouvé un « servant de messe » ; il lui donne l'autorisation d'exposer le Saint-Sacrement chaque fois que deux adorateurs pourront être présents au moins durant trois heures. Le 9 décembre, Foucauld fait une conférence géographique sur le Maroc aux Pères Blancs. Il quitte Alger pour Tamanrasset le 10 décembre ; Frère Michel l'accompagne ; ils arrivent le 12 janvier à Adrar, chez Laperrine. Foucauld écrit le 18 à Mgr Guérin ; il a l'espoir d'un Père Blanc qui le rejoindrait, le père de Chatouville. Il arrive le 4 février à In Salah où Foucauld travaille ses études touarègues avec un militaire de la compagnie de Tidikelt, Ben Messis. Et il achète une maison à In Salah : « Première chapelle établie ici, en plein quartier indigène, c'est-à-dire à portée des pauvres et de toute la population musulmane » (à Marie de Bondy, 9 février 1907).

Frère Michel est un jeune Breton de vingt-trois ans, ancien marin, qui, a « des goûts contemplatifs ». Foucauld écrit à Mgr Guérin que ce garçon « très doux, tranquille » est un peu étonné de ne pas avoir, en chemin, une « vie réglée » pour ce qui est des exercices spirituels : « Il est faible de corps, très court d'esprit, original de caractère, mais d'une grande bonne volonté qui le sauve. » D'In Salah, le 10 février, à Mgr Guérin : Michel « est éprouvé spirituellement par sa vie de voyage ». Surtout, il manque de jugement, et c'est très dur à supporter pour Foucauld qui voit en lui un « minus habens », « dangereux » par sa très faible capacité de discernement. À cette date, le départ de Michel et l'arrivée du père de Chatouville lui semblent certains. Or un télégramme lui annonce, le 23, que le père de Chatouville ne viendra pas : le père Voillard a pensé que ce n'était pas possible. Le 6 mars, il écrit à Mgr Guérin qu'il se sépare de Michel :

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

L'intérêt général

En même temps qu'il redoute les conséquences d'une certaine islamisation, il aperçoit, plus crûment que jamais, que la France, qui, à ses yeux, devrait s'occuper des populations comme des parents s'occupent de leurs enfants et tout faire pour les aider à progresser, se désintéresse d'elles :

« Notre Algérie, on n'y fait pour ainsi dire rien pour les indigènes, écrit-il le 22 novembre 1907 à Huvelin. Les civils ne cherchent la plupart qu'à augmenter les besoins des indigènes pour tirer d'eux plus de profit, ils cherchent leur intérêt personnel uniquement ; les militaires administrent les indigènes en les laissant dans leur voie, sans chercher sérieusement à leur faire faire des progrès. [...] De sorte que nous avons là près de trois millions de musulmans depuis plus de soixante-dix ans pour le progrès moral desquels on ne fait pour ainsi dire rien, desquels le million d'Européens habitant l'Algérie vit absolument séparé, sans les pénétrer en rien, très ignorant de tout ce qui les concerne, sans aucun contact intime avec eux, les regardant toujours comme des étrangers et la plupart du temps comme des ennemis. Les devoirs d'un peuple qui a des colonies ne sont pas ceux-là, et cette fraternité, que personne ne nie, trace des devoirs bien différents. »

Ce qu'il voudrait, c'est qu'on accomplisse, plus encore que le devoir de parents, envers ceux que l'on a colonisés « notre devoir de bons frères ». Que faire ? Il suggère qu'un livre soit écrit qui « mette en lumière » ce qui est à réaliser pour ces « frères » ; il glisse même un nom à Huvelin, celui de René Bazin. « Un livre ne change pas la face des choses ; mais il

produit son effet auprès des âmes de bonne volonté, les réveille, les éclaire, les échauffe, les fait agir. » Il va lui réitérer le 1^{er} janvier, avec insistance, cette « demande au sujet d'un livre très nécessaire pour donner et faire pénétrer la note juste de nos devoirs envers les millions d'âmes peuplant le domaine colonial de la France ».

« Croyez là-dessus votre enfant qui est devenu presque un vieillard, qui vit au milieu de misères infinies pour lesquelles on ne fait rien et on ne veut rien faire ; pouvant et devant faire tant de bien, on aggrave au contraire l'état moral et intellectuel si lamentable de ces peuples en ne voyant en eux qu'un moyen de gain matériel. Ce que voient les indigènes de nous, chrétiens, professant une religion d'amour, ce qu'ils voient des Français incroyants criant sur les toits fraternité, c'est négligence, ou ambition, ou cupidité, et chez presque tous, hélas, indifférence, aversion et dureté. »

Il est désespéré sur la situation et découragé sur lui-même : « Dans la 50^e année de mon âge ; quelle moisson je devrais avoir et pour moi et pour les autres ! et au lieu de cela, moi la misère, le dénuement, et aux autres pas le moindre bien. »

Dans sa lettre du 22 novembre 1907 à Huvelin où il dénonce d'emblée les civils européens qui, en Algérie « cherchent leur intérêt personnel uniquement », il indique aussi qu'au Soudan (aujourd'hui le Mali), d'après les échos qu'il en avait, c'était « bien pis » : « On n'y cherche qu'un bas intérêt personnel. » Pour l'ensemble de ces colonies, hélas, concluait-il, « ce n'est que cupidité, violence, sans nul souci du bien des peuples ». Il est littéralement écoeuré du spectacle que donnent aussi bien les croyants, professant la charité chrétienne, que les incroyants

politiques, proclamant la « fraternité » républicaine. On a vu qu'à Beni Abbès devant l'esclavage qu'il découvre, il parle en même temps des manques de la religion avec sa loi d'amour et de ceux de la République laïque avec sa devise et ses droits de l'homme. Tous ces manques, il les attribue à la recherche de « l'intérêt personnel » qui guide tant de chrétiens et d'incroyants.

Face à « l'intérêt personnel », il place sans cesse – c'est sa ligne de conduite –, l'intérêt général, « le bien des peuples », dit-il en cette fin 1907. Ce qu'il constate de plus en plus, et avec effarement, depuis son arrivée en Afrique du Nord, il y a six ans, depuis son installation à Tamanrasset, il y a deux ans.

Si l'on revient au moment de ses débuts de Tamanrasset, on se souvient qu'il a été conduit dans ce lieu que lui a choisi l'aménokal du Hoggar, Moussa Ag Amastan, par une colonne militaire qui l'y a laissé seul le 4 septembre 1905. Dans ce parcours vers Tamanrasset, il a été compagnon de route, dès fin juin, de l'aménokal qui les a rejoints ; il le rencontrait pour la première fois ; dès le 13 juillet, il avait fait son éloge à Mgr Guérin : « C'est un homme intelligent, d'idées larges, craignant Dieu, vraiment pieux. C'est un honnête homme, voulant vraiment la paix et le bien tel qu'il le comprend. » Le 26 octobre, trois mois plus tard, il fera de Moussa un même éloge à Mgr Livinhac :

« Il consacre sa vie depuis quinze ans, à faire régner la paix parmi les Touaregs, à y protéger les faibles contre les violences des forts. [...] Son esprit de paix et de constance à soutenir les pauvres et les opprimés contre les injustices sont remarquables. »

S'il ne méconnaît pas certains défauts de Moussa, il estime,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

inédites de Charles de Foucauld à Louis Massignon, Paris, Seuil, 1993. J.-F. SIX, M. SERPETTE, P. SOURISSEAU, *Le testament de Charles de Foucauld*, Paris, Fayard, 2005. J.-F. SIX, *Le Gand Rêve de Charles de Foucauld et Louis Massignon*, Paris, Albin Michel, 2008.

64. Paris, Desclée, 2004, p. 249 à 269.

65 *Op. cit.*, p. 262-263.

66. Il faut y ajouter l'art et le sens du tête-à-tête pour la conversation, la conception qu'il a de la relation avec l'autre, une relation humaine à vivre de manière directe, personnelle et en toute confidentialité. C'est ainsi qu'il reproche à Mgr Guérin, le 15 janvier 1908, sa manière de faire dans une rencontre que celui-ci a eue avec Laperrine : « Je regrette que vous ayez vu Laperrine devant un confrère, la conversation eût été plus intime en tête à tête ; soyez certain que jamais vous ne ferez un bien sérieux aux âmes des officiers si vous ne les voyez pas habituellement en tête à tête : ce n'est que dans un entretien sans témoin qu'on se livre et ce n'est que d'entretiens sans témoins que peut naître l'affection, la confiance qui permet avec le temps de faire du bien aux âmes. »

67. Cf. E. LEVINAS.

68. Comme l'écrit M. CARROUGES, *Charles de Foucauld, explorateur mystique*, Paris, Cerf, 1954, p. 221.

69. Texte intégral dans *Carnets de Tamanrasset*, *op. cit.*, p. 50-61.

70. CASTILLON DU PERRON, *Charles de Foucauld*, Paris, Grasset, 1983, p. 374 sv.

71. Dans une lettre du 25 août 1913 à Lyautey, Foucauld louera son « dévouement au bien public » (« le bien public qui passe avant tout », écrira Foucauld, le 16 avril 1915, au capitaine

Duclos). Foucauld utilise fréquemment cette notion de « bien public » qu'il requiert des gouvernants. Un exemple : au sujet du chemin de fer transsaharien qui unirait l'Afrique du Nord à l'Afrique noire et apporterait le progrès aux populations sahariennes, il estime, avec beaucoup d'autres, qu'il « se fera nécessairement, écrit-il le 16 juin 1911 à Gabriel Tourdes, il serait déjà fait si en haut lieu on était plus préoccupé du bien public » (et il lui parle à ce propos, de l'une de leurs lectures de jeunesse, les Mémoires de Philippe de Commines et l'épisode où les nobles se révoltèrent contre Louis XI se réclamant du « bien public » alors qu'ils voulaient, en fait, éviter d'être imposés : « Les princes butinèrent le monarque et le mirent au pillage », écrit Commines : « Te rappelles-tu le temps où nous lisions ensemble dans Commines que les “ligues du bien public” avaient plutôt pour but le bien privé ? »)

72. On peut noter que saint Augustin dit, avec modération, que la recherche de l'intérêt commun fait « progresser », tandis que Foucauld parle de « perfection ».

73. A. CHATELARD, dans *Jesus Caritas*, n° 223, 1986 (et dans son livre cité, p. 247-264).

74. *Id.*, p. 258-259.

75. *Id.*, p. 260-261.

Le temps du défrichement

Il est passé près de la mort : « J'ai cru que c'était la fin », a-t-il écrit à Marie de Bondy à qui il a promis de toujours dire la vérité. Secouru, il a dû s'interrompre : « Un repos absolu, une cessation de travail complète d'un mois s'impose, et après il me faudra reprendre le travail beaucoup plus modérément que par le passé » (à Mgr Guérin, le 24 janvier 1908). « Je fais tout le nécessaire pour me remettre ; je crois que c'est mon devoir » (à Marie de Bondy, 26 janvier).

« Des infirmières, des petits commerçants »

Durant ce mois d'immobilité, Foucauld se penche sur son passé : lui qui aura bientôt cinquante ans, il trouve qu'il a produit bien peu de fruits. Il prie et réfléchit intensément. Ce qu'il a écrit à l'abbé Huvelin un mois avant Noël, la description extrêmement lucide et forte de la situation d'ensemble en Algérie, demeure très présent à son esprit. Que, pour la plupart, « “civils”, “militaires” et “clergé” ne s'occupent pas plus des habitants que s'ils n'existaient pas », le révolte. Sa lettre, on l'a vu, est une dénonciation en règle et un appel ardent, à tous, à « la fraternité ».

Depuis un quart de siècle, depuis qu'il avait fait son exploration au Maroc, il y a un fait qui le frappe : « Le domaine colonial de la France devenu subitement si considérable », écrit-il le 1^{er} janvier 1908 à Huvelin. Or, que faut-il constater « dans cet immense empire colonial acquis en quelques années » ? « Ce

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

une modalité importante que Mgr Bonnet a conseillée pour l'exécution du projet : ne voulant sans doute pas retirer son prêtre de ce Sahara où il lui a permis d'aller, il a estimé que le mieux était qu'un autre que Foucauld, un prêtre, en France, mette en œuvre l'idée de Foucauld. Celui-ci a même donné à Mgr Livinhac le nom du prêtre qu'il voyait pour cette tâche : l'abbé Caron. Et de Geryville, le 11 mars, Foucauld écrit une très longue lettre à l'abbé Caron qu'il n'a pu voir à Paris ; il le dit d'ailleurs, à Mgr Livinhac le même jour : « J'ai écrit à M. l'abbé Caron, chanoine de Versailles, pour lui demander de prendre la chose en main. »

L'abbé Caron, supérieur du petit séminaire de Versailles est un fervent pèlerin de Terre sainte ; il entreprendra, à Nazareth, la construction d'une basilique dédiée à Jésus adolescent, titre d'un livre qu'il a écrit et envoyé aux Clarisses de Nazareth ; celles-ci, en 1903, ont transmis le livre à Foucauld qui l'a apprécié : « C'est bon pour tous, et à faire lire surtout à tous les jeunes gens » (à Mgr Guérin, 24 novembre 1903). L'abbé Caron avait ensuite publié en 1905 *Au pays de Jésus adolescent* où il avait parlé de Foucauld et de son idéal de Nazareth dans le chapitre VII intitulé *Un amant passionné de Jésus adolescent*. Une correspondance s'était instaurée ; on a cité une lettre que Foucauld avait adressée à l'abbé Caron le 3 avril 1906 où il définissait sa tâche comme un « premier défrichement⁷⁷ ».

L'abbé Caron, lorsque Foucauld voudrait le voir prendre l'Union en mains, vient d'avoir soixante-quatre ans. Foucauld se fait pressant auprès de lui pour qu'il accepte. On trouve dans cette lettre une définition rigoureuse du « triple but » de l'Union qu'il veut fonder, avec un verbe très actif, « produire », repris à chaque fois, verbe qui montre que la Confrérie est destinée à donner une impulsion vive à tous les baptisés qui en feront

partie :

« Produire un retour à l'Évangile dans la vie des personnes de toutes conditions, produire un accroissement d'amour envers la Sainte Eucharistie ; produire une poussée vers l'évangélisation des infidèles. »

On voit que Foucauld a beaucoup élargi les perspectives par rapport au Règlement de 1899 ; celui-ci parlait de « l'imitation de la vie cachée de Nazareth » : il s'agit maintenant de « l'Évangile » en tant que tel. Il indiquait aussi que l'Ermite-Petit Frère du Sacré-Cœur devait « pratiquer l'adoration perpétuelle du Très Saint-Sacrement exposé » et voulait enfin le voir « vivre en pays de missions ». Dans sa retraite de septembre 1907, Foucauld avait nettement avancé qu'il ne s'agissait plus seulement d'être présent silencieusement en pays de missions, mais d'y agir : « Au sujet des infidèles, ma vocation n'est pas seulement d'être chez eux, mais d'y travailler à leur salut » et il y avait pris la résolution que l'on a vue, celle de prendre tous les moyens nécessaires à l'évangélisation. Les statuts de l'Union disent bien cette volonté missionnaire de Foucauld.

Le 11 mars, Mgr Guérin lui écrit : il a vu à Alger Mgr Livinhac qui l'a prié de « renouveler » à Foucauld « l'assurance du très bienveillant intérêt qu'il porte à la réalisation de ce projet ». Foucauld mesure « la grande importance » de cette prise de position de Mgr Livinhac en faveur de l'Union « pour porter les âmes à y entrer, et, tout d'abord, pour décider un bon prêtre à prendre l'œuvre en main, et les autres évêques à lui donner eux aussi leur approbation », écrit-il le 2 avril 1909 à Mgr Livinhac. Celui-ci lui offre de « faire imprimer » chez les Pères Blancs « les statuts de la confrérie » et Foucauld lui envoie aussitôt, le 23 avril, « l'introduction et les statuts, sous la

forme abrégée conseillée par Mgr onnet ».

Revers et espérance

L'évêque de Viviers, s'il avait approuvé l'abbé Charles de Foucauld personnellement, avait cependant souhaité que quelqu'un d'autre que lui se chargeât du projet en tant que tel, un prêtre de France qui ferait alors approuver son action par son propre évêque. Foucauld l'écrit clairement, le 29 juin, à Mgr Guérin :

« Mgr Bonnet m'avait conseillé de chercher un prêtre placé dans une grande ville, une ville d'œuvres, Paris, Lyon, Marseille, qui prît entièrement en main la fondation de l'association des Frères du Sacré-Cœur, fit l'œuvre sienne, demandant à son évêque des autorisations nécessaires, et faisant tout, moi n'ayant fait autre chose que lui donner l'idée et le projet, et restant appliqué aux seuls infidèles du Sahara. »

Ce prêtre, l'abbé Caron, Foucauld attend avec impatience sa réponse : « Pas de réponse de M. Caron » (à Mgr Guérin, 27 avril). « Pour la formation d'une confrérie pour la conversion des infidèles, les choses en sont toujours au même point. Je n'ai pas de réponse de Monsieur l'abbé Caron » (à l'abbé Huvelin, 14 juin 1909).

N'ayant pas de réponse après plusieurs lettres qu'il lui envoie, il a écrit à Mgr Bonnet en lui demandant de « prendre l'œuvre sous son patronage ». Il reçoit, le même jour, le 29 juin à Tamanrasset une lettre de l'abbé Caron et une de Mgr Bonnet. Lettres que Foucauld transmet à Mgr Guérin.

Réponse négative de l'abbé Caron : « Le moment n'est pas

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

qui ne sait pas encore que son préfet apostolique est mort, s'enquiert des démarches que Mgr Guérin avait promis de faire à Rome au sujet de la Confrérie. A-t-il pu les faire ?

« Vous savez mes désirs relatifs à l'établissement d'une confrérie pour la pratique des vertus évangéliques, la dévotion au très Saint-Sacrement et la conversion des infidèles ; sur le conseil de Mgr Bonnet, évêque de Viviers, j'ai demandé au Révérend Père Guérin de vouloir bien faire présenter à Rome le projet, avant de rien entreprendre pour sa réalisation. Quelque chose a-t-il été fait ? Y a-t-il eu une réponse ? Je l'ignore entièrement. Je vous serais reconnaissant de me le dire. C'est sur l'avis de mon directeur et sur celui de Mgr Bonnet que j'ai entrepris cela ; je continuerai à faire ce qu'ils me diront. »

Le « projet » à présenter à Rome, ce n'est pas un projet de Congrégation, de Petits Frères et Petites Sœurs du Sacré-Cœur de Jésus, ni d'un Tiers-Ordre qui serait rattaché à une Congrégation, mais d'une Confrérie, un ensemble de baptisés, prêtres et laïcs, réunis en « société », « association », et que Foucauld nomme UNION DES FRÈRES ET SŒURS DU SACRÉ-CŒUR DE JÉSUS. On remarquera que « petits » a disparu. Il annonce à son évêque la mort de Mgr Guérin, ce qui remet tout en cause. Mgr Bonnet l'invite à un nouveau voyage en France, en y passant plus de temps, pour travailler à la Confrérie et pour trouver un prêtre qui le rejoigne à Tamanrasset. Foucauld reçoit cette lettre le 15 décembre 1910. Il quitte Tamanrasset le 2 janvier 1911.

76. Cf. J.-F. SIX, *L'aventure de l'Amour de Dieu*, Paris, Seuil, 1993, p. 50 et sv.

77. Cf. *Vingt-cinq lettres du P. de Foucauld à Mgr Caron*, Paris, Bonne Presse, 1947.

78. Depuis deux ans, Foucauld a déjà proposé à Louis Mercier et d'autres jeunes savants tout un programme sur les travaux scientifiques à mener au Sahara conjointement à une vie de relations avec les Touaregs, à mener même en couple.

79. Voir *Lettres au Marabout*, Paris, Belin, 1999, p. 80 et sv.

Aucun compagnon

Parti de Tamanrasset le 2 janvier 1911, il y sera de retour le 3 mai : quatre mois d'absence. Arrivé le 17 février en France, il en repartira le 15 mars.

Le voyage, c'est Mgr Bonnet qui l'a conseillé et Foucauld a vu là une indication de la volonté de Dieu ; son évêque est d'accord pour qu'il vienne chercher en France un compagnon, un prêtre autant que possible. Et surtout, après la mort de Mgr Guérin à qui l'évêque de Viviers avait souhaité remettre la responsabilité de la confrérie, Mgr Bonnet voulait voir avec son abbé Charles de Foucauld comment envisager l'avenir ; il avait approuvé son initiative et voulait assumer.

Pour avoir un compagnon, Foucauld s'était adressé aux Pères Blancs. Ceux-ci croulaient sous le fardeau et ne pouvaient guère envisager de lui confier l'un de leurs bons éléments – de plus, il fallait être d'envergure pour être le compagnon d'un Foucauld et il y avait peu de candidats pour une vie aussi extrême. On a vu, début 1907, l'odyssée, vite interrompue, de frère Michel, jeune Breton solide de vingt-trois ans, fils de pêcheur, qui venait d'être trois ans zouave en Afrique ; frère Michel a capitulé bien avant d'arriver à Tamanrasset. Il y avait eu aussi l'approche d'un jeune Père Blanc de trente ans, Pierre Richard, fort zélé, manquant même un peu de mesure selon Mgr Guérin ; ses discussions avec Foucauld en novembre 1904 avaient montré qu'il n'entrait pas exactement, avec son désir de prêcher, dans les vues de Foucauld ; le père Voillard était de son côté, réticent et avait nommé en 1906 le père Richard supérieur

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

dans le départ de celui-ci, un effet d'exigences de Foucauld : frère Michel est parti parce que Foucauld montrait trop de flexibilité dans les offices et rites religieux à accomplir : frère Michel ne pouvait supporter les adaptations commandées par le terrain. Lorsqu'il avait été question que le père Richard le rejoigne, ce n'est pas du tout par peur de l'austérité de Foucauld que le père Voillard l'en avait dissuadé, mais parce qu'il ne le voyait pas dans cette vocation de présence discrète. C'est à ce propos que Mgr Guérin écrira au père Voillard, fin 1904, parlant de Foucauld :

« Comme tous ceux que dirige l'Esprit de Dieu, il sait merveilleusement apprécier les circonstances, et je suis convaincu que, s'il avait le bonheur d'avoir un compagnon, il ne lui demanderait, en fait d'austérités et de travaux, que ce qu'il pourrait porter. Le P. Charles, tout en étant très dur pour lui-même, est tout en même temps très modéré pour les autres, se mettant très parfaitement à leur portée. C'est ce qui le fait tant admirer par les officiers et soldats qui le connaissent. »

On se souvient que Mgr Guérin était venu pour la première fois à Beni Abbès en juin 1903, il était accompagné de son assistant, le père Vellard ; celui-ci dans son Journal de voyage, avait noté la « bonne grâce » et le « sourire » de Foucauld qui « ont conquis toutes les sympathies ». Après cette visite à Beni Abbès, la première qu'il lui avait faite, Mgr Guérin avait été « rassuré » et avait rassuré Mgr Livinhac :

« Le cher Père a une joie si complète que l'on se trouve tout de suite rassuré sur son compte. Son inaltérable douceur, son inépuisable charité et avec cela son joyeux

caractère lui ont absolument gagné tous les cœurs. »

Et l'ayant vu vivre, Mgr Guérin peut écrire à Rome le 28 août, quand il demande la permission, pour lui, de célébrer seul, et le présenter ainsi :

« Dernièrement, au cours d'un long voyage que j'ai pu faire dans cette partie de ma Préfecture, j'ai eu le bonheur de passer quelques jours auprès de mon cher anachorète saharien. J'ai été édifié, plus que je ne puis le dire, de toutes les vertus que j'ai admirées en lui : esprit de foi, zèle, charité, mortification, pauvreté, humilité, douceur, et par-dessus tout rayonnement d'une joie toute céleste. »

Ainsi, militaires comme ecclésiastiques, chacun à leur manière, indiquent, avec sa douceur, sa joie profonde. On voudrait souligner aussi combien il demeure un homme du monde, d'une grande courtoisie, d'une exquise conversation. Déjà, à Saumur, quand il avait vingt ans, l'École de Cavalerie le notait comme ayant « une conduite médiocre », mais de « très bons principes » ; et l'inspecteur général avait indiqué : « A de la distinction, a été bon élève. Mais la tête légère et ne pense qu'à s'amuser. » De la « distinction ».

Moines missionnaires »

Durant son voyage en France il était passé, le 20 février, à Notre-Dame-des-Neiges. Il y avait retrouvé, entre autres, un frère convers, Augustin Juillet, à qui le lie une vieille amitié ; figure originale, Augustin, qui a été zouave en Afrique, était entré à la Trappe, était resté en lien de correspondance avec Foucauld. Celui-ci, le 1^{er} juin 1908, avait écrit, on l'a vu, à Dom Martin, le

vénéré Père Abbé, en lui demandant de lui « prêter pour un an le bon frère Augustin » ; il voulait qu'il vienne à Tamanrasset montrer tout particulièrement aux Touaregs « l'exemple du travail manuel » et que « ce grand et si bon frère convers au cœur si dévoué et si chaud » y soit une présence toute fraternelle : car Foucauld cherchait des compagnons au « cœur chaud », comme Motylinski qu'il avait tant apprécié pour cette même qualité, dont il avait vanté, en soulignant, à Mgr Guérin, le « très bon cœur qui contribuera à nous faire des amis des Touaregs » (5 juin 1906). Mais Dom Martin était mort en décembre 1908.

S'il va à Notre-Dame-des-Neiges, c'est en pèlerinage mais aussi pour trouver un compagnon du genre de frère Augustin ; on l'avait invité à s'adresser aux moines ; ce qu'il avait fait brièvement ; parmi ses auditeurs, le père Antonin Audigier qu'il avait connu jeune novice de vingt ans quand il était venu à Notre-Dame-des-Neiges se préparer, en 1900-1901, à l'ordination sacerdotale. Quelques jours après son passage, le père Antonin lui écrit à Tamanrasset pour lui demander des précisions sur la vie qu'il y mène, en lui disant que quelques moines de Notre-Dame-des-Neiges, autour de lui, voudraient mener une vie plus apostolique que celle de la Trappe, tout en restant moines. Lettre que Foucauld trouve le 3 mai à son retour, à laquelle il va répondre très longuement, de manière adaptée, le 13 mai.

La lettre est touffue, pleine de redites, peu construite. On sent un seul jet, très spontané ; elle nous en apprend beaucoup sur l'état où se trouve alors Foucauld. Mais il faut la lire en se souvenant constamment du destinataire : un trappiste, un moine de trente ans, et du scripteur : Foucauld qui voudrait attirer le père Antonin à Tamanrasset, qui écrit une lettre selon cet enjeu, où il veut démontrer à son jeune ami moine et à ses amis qu'ils pourraient trouver exactement à Tamanrasset de quoi satisfaire

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Sahara » ; avec grands vents « Moi qui aimais tant entendre le vent siffler dans la campagne » – et Foucauld lui rappelle ses séjours d'adolescence dans la propriété normande de la tante Moitessier. Là-haut, où Massignon pourra voir comment fonctionne le tandem Foucauld-Ba Hamou, qui travaille ensemble, avec ardeur, aux « études de langue touarègue ». Là-haut, où il recevra, le 15 août, le petit autel de bois noir qui se trouvait dans la chambre de l'abbé Huvelin, autel que celui-ci lui a légué – en février 1909, son père spirituel lui avait « dit formellement d'établir cet ermitage de l'Asekrem ». Il y a un tabernacle avec l'autel, un tabernacle inutile puisque Foucauld n'a pas la permission de garder d'hostie et ne peut donc pas faire d'exposition de Saint-Sacrement.

Dans cette belle solitude – le mot revient sans cesse dans sa correspondance écrite à l'Asekrem – Foucauld se plaît manifestement ; il a toujours aimé la solitude et d'abord dans sa jeunesse où il la cultivait ainsi que la lecture ; quatre ans plus tôt, de Tamanrasset il écrivait à Mgr Guérin le 21 novembre 1907 : « Le séjour au Hoggar serait d'une douceur extrême, grâce à la solitude, surtout maintenant que j'ai des livres, sans le manque de messe. » À l'Asekrem, en cette fin 1911, Foucauld travaille mais aussi reçoit : « Je vois mes voisins touaregs : voisins nomades. » Son lieu est un point-rencontre ; ils installent leur tente « dans des ravins voisins ; ce sont de très braves gens qui sont devenus de vrais amis » (à Marie de Bondy, 19 octobre). « La maison de l'Asekrem [...] est extrêmement bien placée pour l'évangélisation, on s'y trouve en contact avec la partie la plus importante de la population de l'Ahaggar. » « Mon ermitage d'Assekrem, en plein centre des campements, est parfait pour la prise de contact », écrit-il le 6 décembre 1911 au père Voillard.

S'il est monté à l'Asekrem c'est, d'une part, pour pouvoir

avancer en tranquillité ses études de langue touarègue et d'autre part pour y rencontrer pourtant du monde : « J'ai tous les jours des visites, la visite de gens que je n'avais jamais vus à Tamanrasset » (à Mme de Bondy, 6 octobre). S'il écrit : « Je suis dans la plus belle solitude du monde », il parle du paysage ; ou encore s'il dit à sa cousine : « Cette solitude momentanée me va », c'est qu'il n'est pas bousculé par des visites intempestives comme à Tamanrasset et aussi parce qu'il aime cette sorte de solitude : « entouré d'un hérissément de pics et d'aiguilles rocheuses fantastiques », avec des « grands vents qui sifflent ». Les visites sont plus cadrées :

« Un ou deux repas pris ensemble, une journée ou une demi-journée passées ensemble mettent en relations plus étroites qu'un grand nombre de visites d'une demi-heure ou d'une heure comme celles de Tamanrasset »

(à Mme de Bondy, 15 août). Il goûte à ces rencontres longues.

Il est venu à l'Asekrem pour un long temps ! « J'ai apporté ici pour seize mois de farine, couscous, sucre, sel, poivre, dattes, café. » Or, début décembre, après cinq mois, il doit se résoudre à plier bagage. À cause de Ba Hamou à qui ce lieu et l'éloignement ne plaisent pas et qui se plaint sans cesse :

« [Il] est si gémissant depuis son arrivée ici que je lui ai promis de le renvoyer à Tamanrasset pour la Noël ; j'espérais, en lui faisant cette promesse, que le lexique serait fini pour Noël ; il ne l'est pas. J'ai encore pour trois bons mois de travail. Je le suivrai donc à Tamanrasset. J'aurais beaucoup aimé célébrer la Noël ici » (à Mme de Bondy, 6 décembre).

Noël 1911 est en effet l'anniversaire du premier Noël juste après sa conversion, il y a vingt-cinq ans ; et il aurait dit la messe de Noël sur l'autel de l'abbé Huvelin installé depuis le 15 août dans la chapelle de l'Asekrem. Le 12 décembre, il écrit à sa sœur : « Je vais retourner pour trois mois à Tamanrasset, mes petits paquets sont prêts, je n'attends que le chameau qui doit les porter. » Le 13, il fait son testament.

*

* *

Il rentre à Tamanrasset le 15 décembre, et c'est la consternation : « Un état de misère effrayant. » Le jour de Noël, il en donne les « motifs » à Marie de Bondy. Le premier : « La sécheresse dure depuis vingt mois ; il a plu un peu au commencement de l'été, mais cela a été insuffisant et le résultat a été nul ; de là il suit que le lait, le beurre et la viande de boucherie, qui sont la principale richesse du pays, manquent depuis vingt mois. »

Le deuxième : « En 1911, les deux récoltes ont été nulles. Résultat : il n'y a dans le pays rien à manger » ; une invasion de pucerons a en effet anéanti les deux récoltes de cette année. La situation est catastrophique.

80. Cf. Charles CHAUVIN, *Petite vie de l'abbé Huvelin*, Paris, Desclée de Brouwer, 2007.

81. Cf. J.-F. SIX, *L'aventure de l'Amour de Dieu*, op. cit., p. 90 sv.

82. Massignon, qui possédait excellemment la langue, me dira qu'il s'était alors aperçu que Foucauld « parlait assez mal l'arabe » et il ajoutera : « Sans doute parce qu'il parlait

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

changement de statut ; il l'avait en effet déjà aperçu à Beni Abbès et avait vu cet ancien explorateur devenu un pauvre prêtre perdu aux confins du Maroc. Ce témoin n'est pas du tout de l'une et l'autre de ses « familles » : il n'est pas officier et ne le connaît pas comme les officiers sahariens qui le reconnaissent comme étant un des leurs ; il n'est pas religieux, mais incroyant, voltairien. Cet homme qui rencontre Foucauld en train de se plonger dans la langue touarègue, avec une ardeur qui fait l'admiration de tous, est donc un témoin particulier, autre qu'un Laperrine ou qu'un Mgr Guérin.

Il s'appelle Émile-Felix Gautier. On se souvient que Foucauld avait fait le pas, qu'il avait quitté Beni Abbès en mai 1905 pour rejoindre, le 8 juin, la mission Dinaux et faire route vers le Sud avec elle, vers les Touaregs. Explorateur, géologue, E. F. Gautier fait partie de la mission Dinaux ; il publiera en 1908 une étude remarquée *Missions au Sahara. Le Sahara algérien*, et en 1910 *La conquête du Sahara. Essai de psychologie politique*⁹⁷. Peu après la mort de Foucauld, il parlera de lui dans un article de la *Revue de Paris* en 1919, article repris dans son livre *L'Algérie et la métropole*⁹⁸, et en 1931, consacrera un livre à *Trois héros*⁹⁹, dont Laperrine et Foucauld.

E. F. Gautier a donc vu Foucauld de près en 1905 à travers leurs longues marches et étapes ensemble dans le désert et au cours de repas. Foucauld parlera de lui, le 5 mai 1915, à Massignon, tandis que celui-ci s'apprête à partir pour les Dardanelles, disant que se trouve là-bas quelqu'un qu'il connaît, il y est « comme sergent-télégraphiste-postier » : « M.E.F. Gautier, professeur à la Faculté des lettres d'Alger, explorateur de Madagascar et du Sahara, cœur excellent et esprit charmant que j'aime beaucoup. » Massignon, lui, bien plus tard, dans une

conférence en Sorbonne, en 1959, le présentera en trois traits : « Mon collègue E. Gautier, géographe éminent, saharien professionnel, humoriste anticlérical. » Il faut prendre la précaution de remarquer que le témoignage que nous allons scruter de Gautier sur Foucauld date de 1920, c'est-à-dire d'après la mort de Foucauld et à un moment où on commence à parler de « l'ermite du désert » ; ce n'est pas un témoignage sur le vif comme celui de Laperrine en 1913.

Mais que dit Gautier de Foucauld en 1919 ? Il veut d'abord révéler que les travaux linguistiques publiés à Alger sous le nom de Motylinski sont en réalité de la main de Foucauld :

« Tout le monde sait au Sahara que ce quelqu'un est le P. de Foucauld et on sait aussi qu'il est en réalité l'auteur des publications posthumes parues sous le nom de Motylinski. C'est une petite supercherie contre laquelle le défunt ne pouvait pas protester, et dont ses collègues et amis ne pouvaient que se faire complices, puisqu'elle était la condition sine qua non posée par le P. de Foucauld. [...] Il s'est trouvé un homme pour vivre dix ans au Hoggar, avec le souci presque unique d'écouter cette langue, d'en noter les mots et les formes, d'en écrire sous la dictée le folklore. Ça ne peut être autre chose que très important. Tout cela est légalement l'œuvre de Motylinski. C'est assez curieux. »

Après avoir souligné d'emblée que Foucauld est un savant, un vrai savant, qu'il ne faut pas s'y tromper, il parle de sa personnalité, le décrit : « très fin, très cultivé, très curieux », rejoignant ainsi, sans le savoir le portrait du jeune Foucauld, fou de livres et d'expériences multiples, toujours de grande classe, comme on le découvre à travers les lettres à son ami Gabriel

Tourdes. Mais c'est un ensemble plus profond qui l'accroche : Gautier découvre, ébahi, une « personnalité exceptionnelle » qui lui fait un choc. On voit Gautier subjugué par ce qu'est Foucauld :

« Un explorateur, un philologue, ce sont des gens que je respecte beaucoup, cela va sans dire, mais j'en ai beaucoup rencontré ; si de Foucauld n'avait été que cela, on n'aurait pas senti à l'approcher l'attrait d'une personnalité exceptionnelle. »

Qu'est-ce qui attire chez lui ? D'abord, « la discrétion » : Gautier est stupéfait de voir que Foucauld ne fait aucunement étalage de ses convictions et ne cherche pas à convertir :

« En quinze ans de Sahara, il ne fait pas une seule conversion. Cette discrétion du P. de Foucauld nous l'avons éprouvée aussi, nous, ses compagnons mécréants. Pendant de longues semaines, au cours de notre voyage commun, dans une petite colonne militaire, le P. de Foucauld a certainement dit sa messe chaque jour, et toujours seul, sans autre témoin que Paul. [...] Pendant plusieurs semaines de repas en commun, l'entretien n'a jamais pris une tournure ecclésiastique, jamais passé à la tentative de conversion. »

Ensuite, la faculté d'émerveillement simple de Foucauld :

« Le souvenir m'est resté vif de la première conversation un peu abandonnée que j'ai eu l'honneur d'avoir avec lui. C'était pendant une marche de nuit. Je sommeillais un peu sur mon méhari. Le P. de Foucauld, mon voisin, marchait à

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Très gai de caractère

Si, en 1908, Foucauld découvre de plus en plus que la langue touarègue est beaucoup moins simple qu'il ne croyait au début et que la culture touarègue est, elle aussi, d'une grande richesse, c'est qu'il a vécu depuis maintenant des années au milieu de ces hommes et de ces femmes, qu'il a partagé d'assez près leur vie, leur nourriture, leurs épreuves. Et c'est alors qu'il désire qu'une médiation parallèle s'établisse : qu'un Touareg puisse aller vivre, au moins quelques semaines, en France, dans sa culture à lui et soit ainsi une passerelle vivante entre les deux cultures comme lui essaie de l'être en pays touareg. Moussa serait-il indiqué pour vivre cette rencontre avec l'autre culture ? Foucauld l'écarte tout de suite : Moussa est une représentation officielle, aménokal du Hoggar, reconnu comme tel par son peuple et par la République française.

« Je crois qu'il serait très utile d'emmener de temps en temps un Touareg bien choisi et capable d'en profiter, faire un voyage de quinze jours ou trois semaines en France. Pas Moussa, qui ne peut se passer de voir les autorités et est une personne officielle ; on lui fera faire ce voyage, mais d'autres que moi »,

écrit-il le 20 septembre 1908 à Mgr Guérin. Effectivement, Laperrine se chargera bientôt, en 1910, de cette visite « officielle » de Moussa en France.

« Comme mon fils »

Ce que Foucauld voudrait, c'est une rencontre par la vie de tous les jours, une immersion réelle dans la banalité des us et coutumes :

« Pour ceux qui sont simples particuliers et n'ont à voir aucune autorité, je leur ferai volontiers faire ces voyages, un par an, si j'en trouve à qui je crois que ce soit réellement utile (utile non seulement à eux, mais aux autres, par leur influence) et qui le désirent, et si d'ailleurs les circonstances s'y prêtent »,

dit-il encore à Mgr Guérin. Et comme, chez Foucauld, il n'y a jamais de temps mort entre une idée et sa réalisation, il lui demande d'emblée si « en cas de besoin », « les Pères Blancs dans leur maison de Paris, pourraient héberger le dit Touareg pendant quelques jours ». Reste qu'il voit les difficultés de l'opération ; il avait écrit le 9 juin 1908 à l'abbé Caron :

« Il ne serait pas impossible, si je voyais un Touareg un peu bien disposé, que je l'emmène en France passer quinze jours chez ma sœur qui habite la campagne et a une nombreuse famille, pour lui faire voir notre vie de famille. Mais quel dévouement et quelle patience il faudrait aux miens pour supporter pendant quinze jours un de ces pauvres Touaregs ; ils sont si malpropres, si indiscrets. »

On voit bien les critères qui le conduisent pour ce projet : des circonstances favorables, un vrai désir, chez un Touareg, de faire cette expérience et une capacité d'en profiter personnellement ; une aptitude, chez ce Touareg, à faire passer à ses compatriotes, à son retour, ce qu'il aura vu et compris de la rencontre terre-à-terre, et non par le haut, avec une autre culture

que la sienne. Établir des liens est une grande passion de Charles de Foucauld : il a imaginé que des voyages de ce genre, réguliers – « un par an » – cultiveraient les liens entre les deux peuples.

Le projet mûrit avec les années. Son choix se porte sur un jeune homme, Oûksem ag Chikat ; il le connaît depuis 1907 : Oûksem était alors encore adolescent ; en 1911, il a environ dix-huit ans. Le 6 décembre 1911, il explique au père Voillard que ce voyage lui permettrait de « se ménager, avec une âme choisie, un tête-à-tête de plusieurs mois » :

« Il va sans dire qu'il n'est pas question de faire visiter des musées ni des curiosités, mais de faire partager la douceur et l'atmosphère d'affection de la vie de famille dans des intérieurs chrétiens et de laisser entrevoir ce qu'est la vie chrétienne et combien la religion imprègne toute la vie. »

Et il lui parle d'Oûksem :

« Le jeune Touareg que je compte emmener a vingt et un ans environ ; il y a sept ans que je le connais, et je suis intimement lié avec ses parents, lui-même et tous les siens. Il est intelligent, sérieux, bien de toute manière, et de la meilleure famille plébéienne du pays. Nous sommes ici en pays de castes : il y a plébéiens et patriciens, les premiers incomparablement supérieurs aux seconds comme valeur morale et faisant toute la force et l'espoir du pays. »

Foucauld écrit à sa cousine le 24 juin 1912 pour lui parler du voyage qu'il compte toujours, comme il le lui a déjà dit en mars, faire bientôt – « l'hiver prochain » –, en France : « Il n'est pas impossible – pas certain, non plus – que

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

fait historique. Ce sera une sorte de Littré touareg.

Pour mener à bien sa tâche, Foucauld avait absolument besoin d'un homme connaissant parfaitement l'arabe et la tamahaq, il n'y en avait qu'un, Ba Hamou, fils du cadi de Rat, devenu, à la suite de toutes sortes d'aventures, secrétaire de Moussa Ag Amastane. Ce Ba Hamou, gras et dodu comme un moine des contes de Balzac, très intelligent, mais flemmard comme une couleuvre et aussi gourmand que paresseux, forme un contraste amusant avec le père de Foucauld. D'ailleurs, celui-ci a su tirer un excellent parti des qualités et des défauts de son associé. Grâce à de larges libéralités en sucre et en thé, il a obtenu de lui une dose de travail vraiment remarquable. »

Laperrine se fait un malin plaisir de broser un tableau coloré de la vie quotidienne de Foucauld : « On m'a souvent demandé à quoi pouvait bien s'occuper de Foucauld pour tuer le temps pendant ses séjours à Tamanrasset et à l'Asekrem. En réalité, il n'a pas une minute à lui : aux longues heures de travail avec Ba Hamou, s'ajoutent les causeries avec les nombreux visiteurs touaregs, les soins à donner aux malades, les tournées de charité, etc. Il est obligé de prendre sur ses nuits pour prendre le temps de dire sa messe et de lire son bréviaire ! Quant à la Théologie, en sept ou huit volumes, (saint Thomas d'Aquin, je crois) qui garnit une des caisses placées sous son lit, elle n'a pas encore une seule page coupée...

Certaines des visites de Touaregs auxquelles j'ai fait allusion plus haut revêtent une certaine couleur locale. C'est une bonne aubaine pour le père de Foucauld lorsqu'il peut mettre la main sur quelque vieille dame de la haute noblesse targui, car ce sont elles qui sont le plus ferrées sur

les traditions, légendes, généalogies, poésies, etc. Rien n'est amusant alors comme de le voir trôner, son crayon à la main, au milieu d'un aréopage de vieilles douairières assises par terre, et causant tout en sirotant leur thé et fumant la pipe. »

L'article est une sorte d'interview, comme si Laperrine répondait à des questions de journalistes. Une dernière question sur « l'évangélisation » :

« On demande souvent si le père de Foucauld fait beaucoup de conversions. Non, il n'en a pas fait une seule ; et qui plus est, il ne cherche pas à en faire. Il dit que la conversion du peuple musulman ne peut se faire en quelques années. Il prêche simplement la morale chrétienne et s'impose à tous par la droiture de son caractère, sa bonté, la justesse de son jugement et son désintéressement. »

En conclusion, une remarque personnelle de Laperrine qui veut indiquer que la bonté de son ami ne diminue en rien son intransigeance face à l'injustice :

« Jusqu'ici j'ai parlé longuement de la bonté du père de Foucauld et de son inépuisable indulgence. Je donnerais une idée fautive de son caractère si je ne faisais une restriction. Son indulgence a des limites dès qu'il s'agit de gens foncièrement malhonnêtes, de gens qui abusent de leur force pour opprimer les faibles ou encore de lâches. Il a alors des sursauts d'indignation. »

La « petite confrérie »

Le voyage en France avait un double but : le premier est de faire voir le mieux possible, à un jeune Touareg intelligent qui transmettrait ses observations aux siens, les mœurs et coutumes « catholiques, familiales et françaises », si l'on peut dire. Mais il a « surtout » – Foucauld l'a répété plusieurs fois – un autre but : l'association spirituelle dont il a formé le projet en 1908 il y a cinq ans, qui a reçu le soutien de son évêque en 1909 puis en 1911, lors de ses deux premiers voyages en France.

Foucauld va organiser le voyage en grande partie selon les rencontres à effectuer pour mettre en place l'association. Dès son arrivée, il va à Viviers, le 15 juin, voir son évêque Mgr Bonnet. Puis c'est à Paris, la rencontre avec Louis Massignon. Visite, le 31 juillet, à Lyon, chez l'abbé Crozier. Nouvelle rencontre, début septembre, à Paris, avec L. Massignon. Visite le 6 septembre, avec l'abbé Laurain, secrétaire de la Confrérie, au cardinal-archevêque de Paris. En fin de séjour de nouveau l'abbé Crozier le 23 septembre et de nouveau Mgr Bonnet le 25. Organisation remarquable : travail avec son évêque au tout début et tout à la fin du séjour ; entre-temps, deux rencontres espacées avec Massignon à Paris, deux rencontres, elles aussi espacées, avec Crozier. Dans ces trois mois, les entre-deux donnent à Foucauld des temps de réflexion ; et les rencontres, dans leurs différences, apportent une dynamique pour l'élaboration de son projet. C'est dans ces rencontres de 1913 avec Mgr Bonnet que la Confrérie prend forme ; son évêque va faire avancer les choses.

Le récit de ces efforts de Foucauld pour établir ce qu'il appelait sa « petite confrérie » a déjà été donné dans le détail¹¹². Ce qu'il est intéressant d'essayer de décrypter ici, c'est l'état d'esprit de Foucauld. Lui qui, dans sa jeunesse, était si fier de posséder un pur-sang fait partie de ces pur-sang qu'avait

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

toujours, l'image de Charles de Foucauld est devenue source de rayonnement dans la solitude et le silence ; ainsi la "lampe du moine" chère aux poètes arabes antiques, et dont la lueur faisait battre d'allégresse le cœur du voyageur solitaire à la pensée qu'à travers la nuit insondable du désert, cette fragile lumière est comme l'annonce joyeuse d'une fraternelle présence¹¹⁶. »

En réalité, Foucauld n'aura vécu, en tout et pour tout, que cinq mois à l'Asekrem, en 1911. Non pas en vigie solitaire sur le promontoire de son sommet, personnage romantique à la Chateaubriand, mais pénétré d'une double tâche : celle de pouvoir y rencontrer le plus familièrement possible des nomades qui faisaient paître leurs troupeaux dans les ravins avoisinants ou encore des caravanes de passage ; celle, en second lieu et peut-être surtout, de pouvoir mener, dans une vraie tranquillité, « d'arrache-pied », disait-il, ses études linguistiques touarègues. Il faut noter que Foucauld ne fut jamais seul là-haut : il eut toujours de la compagnie, celle du secrétaire-interprète de Moussa que celui-ci lui a prêté, moyennant finances – Foucauld le paie tous les mois ; Ba-Hamou est un des meilleurs, sinon le meilleur connaisseur de la langue touarègue et Foucauld lui doit beaucoup pour ses travaux ; il a d'ailleurs quelque admiration pour ce personnage qu'il connaît depuis des années, un peu plus jeune que lui, « très intelligent, dit-il, très utile, très instructif, très intéressant ». Ba-Hamou lui paraît, « sous des extérieurs de bon musulman, peu fervent, très rusé » (à Lacroix, 26 novembre 1907). Ba-Hamou n'aime guère, lui, cette solitude de l'Asekrem et surtout, ne fera que se plaindre du froid durant les cinq mois, désirant quitter ces lieux, redescendre vers les siens et surtout ses activités plus agréables ; il finira par obtenir gain de cause, forçant Foucauld à quitter l'Asekrem.

Si l'on s'imagine donc Foucauld en contemplatif perdu dans des extases face aux merveilles de ce point de vue extraordinaire, on fait erreur. L'Asekrem a été pour lui un peu carrefour de fraternisations avec de « très braves gens » (à Marie de Bondy, 19 octobre 1911) et surtout ermitage à l'écart pour un travail forcené ; il ne profite même pas des fabuleux couchers de soleil :

« Il me suffit de faire cinq cents mètres pour voir le soleil se coucher. Je ne fais guère cette promenade en ce moment, à mon regret, donnant tout ce que je puis comme travail et profitant du jour pour les travaux touaregs » (à M. de Bondy, 17 août).

L'Asekrem est, pour lui, beaucoup moins sentimental et touristique que pour, souvent, certains de ceux et celles qui y montent aujourd'hui et qui n'entendent guère, en s'y rendant, sa voix qui incite à la rencontre de l'autre, à l'effort opiniâtre pour le comprendre dans sa langue.

103. Nicole de MARTEL, in *Lettres au Marabout*, *op. cit.*, p. 25.

104. Ses « deux incomparables amis » Tourdes et Laperrine, sont eux-mêmes célibataires sans enfants.

105. Léon LEHURAUX, *Au Sahara avec le Père de Foucauld*, Alger, 1944, p. 118. Ce fusil acheté par Foucauld le 24 septembre 1913 (pour 249,50 francs), Oûksem « l'utilisera contre les Français quand il entrera en dissidence avec les siens, après la mort de Foucauld » (N. de MARTEL, art. cit., p. 30).

106. N. de MARTEL, art. cit., p. 30-31. N. de Martel indique en note : « Pour être plus précis, hormis les baisers qu'on donne aux petits enfants, le seul baiser connu des Touaregs est celui,

pratiqué dans l'intimité par les jeunes gens de sexe opposé, qui consiste "en une application des narines contre les narines de quelqu'un en aspirant longuement avec le nez, sans que les lèvres fassent aucun mouvement ni ne jouent aucun rôle". Bien que le verbe utilisé par Ouksem soit celui qui sert à désigner ce type particulier de baiser, c'est évidemment à la française qu'il "embrasse" Foucauld et cette pratique est inconnue entre adultes chez les Touaregs. »

107. *Id.*, p. 82-86.

108. *Id.*, p. 84.

109. *Id.*, p. 85.

110. *Id.*, p. 87.

111. Voir D. CASAJUS, *Henri Duveyrier, op. cit.* (« Apparemment, pas plus qu'en 1859, Duveyrier n'était homme à s'attacher à un credo, si consolateur qu'il fût » p. 263). Le portrait fait de Foucauld dans cet ouvrage (p. 253 et sv.) est assez surréaliste : « Une inguérissable mélancolie » (p. 254) ; « Habité par une haine de soi qui ne s'apaiserait qu'à l'approche de la mort » (p. 256). M. Casajus nous offre une nouvelle image d'Épinal, celle-ci romantique sombre, après tant d'images d'Épinal de Charles de Foucauld véhiculées depuis sa mort.

112. Cf. J.-F. SIX, M. SERPETTE, P. SOURISSEAU, *Le testament de Charles de Foucauld, op. cit.*, ch. IV, p. 79-120 ; et J.-F. SIX, *Le grand rêve de Charles de Foucauld et Louis Massignon, op. cit.*

113. L'abbé Laurain lui est connu par sa cousine Catherine de Flavigny, sœur de Marie de Bondy ; il est sulpicien, professeur au grand séminaire d'Issy-les-Moulineaux ; il a accepté, en mars 1909, d'aider Foucauld à « faire les démarches nécessaires à l'établissement de la confrérie » mais n'a rien fait depuis ;

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

« Voici beaucoup de nos sujets, de nos musulmans en France. Beaucoup versent leur sang avec nous et pour nous. Prions pour eux, faisons tout ce qui peut être utile à leurs âmes : soyons bons pour eux, faisons-nous aimer d'eux... » (à Massignon, 12 décembre 1914).

Le fait qu'ils versent leur sang pour la France leur donne, à ses yeux, davantage encore le droit d'être nos égaux et requiert qu'il y ait entre eux et nous une stricte fraternité, avec les mêmes droits. Il saisit que cet événement grave bouscule les esprits, ne peut qu'inciter à considérer les « colonisés » tout autrement : ils acquièrent une dette sacrée :

« Je vois avec plaisir dans *L'Écho de Paris*, auquel ma famille m'a abonné depuis le début de la guerre [...] que le sentiment, la conscience de devoirs nouveaux envers les indigènes, résultant de leur conduite envers nous pendant cette guerre, commencent à poindre dans les esprits. Les devoirs sont anciens, on ne les voyait pas, cette guerre les fait en partie apparaître. »

Et, pour lui, ajoute-t-il au père Voillard, « le premier de tous les devoirs est celui qui nous occupe », c'est-à-dire, l'évangélisation, et donc la Confrérie.

Dans cette même lettre du 5 février 1915 au père Voillard, Foucauld indique bien « l'essentiel » de la Confrérie : « l'intérieur », écrit-il en soulignant, c'est-à-dire des « âmes intérieures », vivant l'Évangile et l'Eucharistie : « Des âmes qui n'ont pas une vie sérieusement chrétienne ne sauraient coopérer sérieusement à la conversion des autres. » Il ne néglige pas « l'extérieur », les activités, et il donne des exemples de ce second aspect : « Trouver des colons chrétiens de toute classe. »

« Faire pour la bonne administration elle-même de nos colonies les démarches nécessaires, etc. » Mais il ne faut pas oublier l'essentiel. Et ce qu'il appelle « notre union de prières » (à Massignon, 22 juillet 1914) doit être en même temps une invitation à l'action :

« Le premier devoir est celui que nous savons : le salut des âmes, mais tout se tient : et bien des choses qui ne sont pas l'action proprement dite des prêtres et des religieux importent beaucoup au bien de leurs âmes : tels, leur instruction, leur bonne administration civile, leur étroit contact avec des Français honnêtes gens, pour certains leur sédentarisation, un accroissement du bien-être matériel – aussi, je voudrais que notre Union, tout en étant avant tout une confrérie portant chacun de nous à s'unir le plus possible à Notre Seigneur, à se remplir de Son esprit, à vivre selon Sa volonté et dans Sa grâce, porte aussi chacun à faire selon sa condition et ses moyens tout ce qu'il peut pour le salut des infidèles de nos colonies. »

Et il indique la triple opération à mener en ce sens :

« Il y a là une impulsion à donner, une action collective à organiser et des actions privées à déterminer, à aider, à encourager. » Enfin, avec optimisme, il pense que si elle gagne la guerre,

« la France prendra un nouvel essor qui naturellement se tournera en bonne partie vers ses colonies ; pour celles-ci la victoire sera aussi le début d'une ère nouvelle. La loyauté et le courage avec lesquels nous servent nos sujets montrent à tous qu'il faut faire pour eux plus que nous n'avons fait dans le passé ».

En février 1915, il n'a reçu encore aucune réponse de Mgr Bonnet à la suite de la lettre qu'il lui a écrite en mai précédent en lui envoyant son projet transformé : « Depuis longtemps, je suis sans nouvelle de lui, ce qui m'inquiète car il a aux environs de quatre-vingts ans », dit-il à Massignon le 21 février 1915. Dans cette lettre, il souligne que Massignon lui a écrit en disant « notre » Union, « nos » statuts, et il est heureux de cette adhésion nette. Il lui expose en quatre points ce qu'il a exprimé au père Voillard. Les deux premiers points concernent les « statuts extrêmement abrégés (avec une organisation très simplifiée et différente) » et le « bulletin mensuel ». Le troisième point indique qu'il faudra remettre à chaque nouveau membre sous

« forme de Conseils, une petite brochure qui contiendrait à la fois à peu près ce que contiennent les statuts actuels (sauf l'organisation) et le Directoire (qui n'est pas imprimé et qui n'est qu'une explication des statuts) ».

Quant au quatrième point, il s'agit « d'une notice sur les colonies françaises », un état du terrain, remise de même à chaque membre.

Revenons sur le troisième point, la brochure, car il est important. D'abord, le contenu que Foucauld veut donner à cette brochure : les statuts de 1913, ceux que Massignon a reçus à son inscription à l'Union, mais en en retirant ce qui a trait à l'organisation, ainsi qu'un commentaire de ces statuts (qu'il appelle Directoire) ; les statuts, en quarante articles, sont brefs ; le commentaire, ou Directoire, suivant les mêmes quarante articles, est quatre fois plus long. Voilà ce que Foucauld veut envoyer à chaque membre en donnant à la brochure le titre de Conseils.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

dimension ; il s'agit, désormais, d'une autre relation : une dette.

Foucauld espère qu'un bien sortira de ce mal qu'est la guerre, que ce sera « le début d'une ère nouvelle pour la France devenue meilleure, plus vertueuse, plus chrétienne », écrit-il le 8 septembre 1915 à Massignon ; et que Dieu « fasse rayonner la civilisation intellectuelle et morale avec le christianisme sur les peuples encore infidèles, à commencer par ceux de nos colonies dont Il nous a spécialement chargés ».

On voudrait noter que Foucauld, ici, ne fait pas d'amalgame : il distingue d'une part la civilisation, celle qui par exemple est bâtie et véhiculée avec les droits de l'homme, celle qui s'appuie sur la « vertu » telle qu'il la cherchait si fortement avant sa conversion, sur la morale naturelle telle qu'il souhaitait que Moussa la fasse se répandre ; et d'autre part le christianisme. À ses yeux, il y a un premier stade qu'il faut essayer de poser le mieux possible dans sa propre vie, une tâche qui est déjà un travail en réponse à l'Esprit Saint : le sens du « bien public », de « l'intérêt général » dont il parle souvent, que ce soit avec Moussa, que ce soit avec des officiers français, fait partie de cette morale première ; l'annonce de l'Évangile, l'écoute de l'Évangile ne peuvent pas se dispenser de ce travail d'humanisation, que ce soit d'un être personnellement, ou d'un peuple ; et ce travail est ouverture à l'Esprit.

Ceux qui sont en train de donner leur vie pour plus de liberté, d'égalité, de fraternité entre les hommes participent à cette œuvre première, qu'ils soient chrétiens, qu'ils soient athées, qu'ils soient « infidèles », musulmans ou autres croyants hors la foi chrétienne. On ne peut condamner si facilement Foucauld en le traitant d'homme violent parce qu'il a estimé que cette guerre était juste face aux barbaries que les armées allemandes avaient commises et que le monde entier avait condamnées. Et il avait saisi que cette guerre inaugurerait, hélas,

une nouvelle époque : des guerres qui devraient être faites pour sauver la civilisation humaine. Il écrit le 25 septembre 1915 à frère Augustin, de Notre-Dame-des-Neiges :

« Cette guerre n'est pas une guerre comme les autres. Ceux qui y meurent donnent leur vie pour épargner à leurs frères, à leurs sœurs, non seulement un assujettissement avilissant, mais toutes les cruautés, toutes les violences, toutes les infamies des pires barbares. »

Et à un philosophe polonais, le 1^{er} novembre 1915 : « Les alliés combattent autant, qu'ils le veulent ou non, pour la liberté de l'Église catholique et celle de tous les peuples neutres, que pour eux-mêmes. » Foucauld ne sépare pas la liberté :

« Combien nous devons remercier Dieu d'être Français et de nous trouver en ces jours du côté du droit, du bien, de la justice, combattant pour la défense de nos foyers [...] pour la défense de la civilisation et la liberté du monde » (à Massignon, 19 novembre 1915).

Il vient d'ailleurs d'apprendre, lui qui a assisté de près à un premier massacre d'Arméniens par les Turcs en 1895 et qui a vu aussi l'indifférence et le silence des pays européens devant ce crime, il vient d'apprendre que les Turcs, alliés des Allemands, viennent de nouveau de perpétrer de nouveaux massacres vis-à-vis des Arméniens. Dès lors, il appelle cette guerre une « croisade » :

« Les massacres d'Arménie appelleraient à eux seuls une guerre européenne pour la destruction de la Turquie,

question de Devoir et d'Honneur. Les procédés de guerre des Allemands, propres à renverser tous les principes de civilisation chrétienne, de morale chrétienne, font aussi de cette croisade un devoir religieux, comme l'ambition allemande fait d'elle un devoir pour garder à nous, à nos descendants et aux autres peuples la liberté de penser, d'agir, de vivre selon la morale chrétienne et l'honneur »

(à Massignon, 6 décembre 1915). « Pour l'heure présente, lui dira-t-il le 12 janvier 1916, les infamies des Allemands, leur paganisme les ont mis hors la loi ; ils sont un danger pour le monde. » Il redit à Massignon, le 6 mars, sa conviction que la France est « dans le camp du droit et de la justice, dans le camp qui combat pour que la morale chrétienne reste et devienne de plus en plus la loi du monde, pour la liberté de l'Église et l'indépendance des peuples ».

Il veut d'abord et avant tout que le droit soit respecté et toute la liberté de l'homme. Il veut voir dans la paix qui adviendra, « une paix qui garantisse l'avenir », une immense possibilité de rapprochement entre les peuples et entre les religions. Il prie Dieu

« qu'il fasse sortir de cette tempête une France plus vertueuse et plus chrétienne ayant un rayonnement plus bienfaisant dans le monde ; qu'Il en fasse sortir un rapprochement de l'Église pour nos alliés hérétiques et schismatiques et la conversion progressive des sujets infidèles des colonies des peuples chrétiens : qu'Il en fasse sortir aussi plus de fraternité entre les Français, plus de fraternité entre tous les peuples de notre grande alliance, la victoire définitive de la civilisation chrétienne dans le monde et plus de fraternité entre tous les humains ».

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

on calcule souvent à l'œil et trop bas le prix des chameaux réquisitionnés ; on les tue par des marches trop rapides alors qu'ils ne sont pas entraînés, sans dédommagement pour le propriétaire, etc. »

Il est très attentif à la manière qu'ont les officiers d'exercer leur tâche. Moussa, en janvier 1916, a de nouveau été attaqué par des razzieurs marocains ; le poste français voisin ne lui a pas porté secours : l'officier qui le commande a de l'antipathie pour Moussa. Foucauld réagit auprès de son chef :

« Je crains qu'il ne fasse de l'irréparable, dit-il au sujet de l'officier. Loin de moi de donner raison à Moussa ; il a l'habitude invétérée de ruser et de mentir, avec bien d'autres défauts, y compris celui de chercher à gagner à la main. Loin de moi, bien plus encore, de me fier à son entourage de nobles, tous les nobles sont nos ennemis, ont fort mauvais esprit et ont besoin d'être menés avec une grande fermeté. Mais, d'autre part, vous connaissez M... duquel vous m'avez parlé en toute franchise : vous savez sa tendance irrésistible à penser et à faire le contraire de ce que pensent et veulent ses supérieurs et ses prédécesseurs ; ce n'est pas, je crois, de sa part, mauvais vouloir ni indiscipline, mais c'est très mauvais esprit et très mauvais caractère, le portant invinciblement à penser le contraire de ce qu'on lui dit, et à vouloir le contraire de ce qu'on lui conseille ou lui ordonne. À mes yeux, la cause pour laquelle il a pris Moussa en grippe, tout au moins la cause principale, sans qu'il s'en rende compte, c'est que Moussa a été très bien traité par ses supérieurs et ses prédécesseurs. Les choses en étant arrivées au point où elles sont, il me paraît très imprudent de laisser M... à la tête de

l'Ahaggar. »

Foucauld avait auparavant, écrit à M... :

« J'abonde dans votre sens au sujet de ce que vous dites du mauvais esprit des nobles, et des défauts de Moussa. Cependant, je crois que vous ferez bien de continuer à prendre patience et de ne prendre aucune mesure de rigueur contre Moussa tant que vous n'y aurez pas été catégoriquement autorisé ; je craindrais, si vous agissiez autrement, que vous ne soyez désavoué, ce qui serait très malheureux. »

Il y a du tirage entre deux tribus : les Kel Ahaggar et les Taïtoq :

« Ce sont de vieilles histoires, de vieilles querelles sans cesse renouvelées ; les Kel Ahaggar, incomparablement plus forts que les Taïtoq, auraient probablement abîmé ces derniers si nous n'étions pas là pour les obliger à rester en paix. Les Taïtoq profitent de ce que nous retenons la main des Kel Ahaggar pour être fort insolents envers eux, et faire constamment, à leur préjudice des vols dont les Kel Ahaggar se sont plaints au capitaine Charlet, à M. Depommier, au commandant Meynier depuis plus de trois ans, mais dont, très malheureusement, par suite du grand nombre des affaires et du petit nombre d'officiers, on ne leur a jamais rendu justice... »

Et il propose des « lois et des règlements » qui apaiseraient les problèmes :

« Certains règlements sont à faire dans ce pays, qui ne suit ni la loi islamique, ni aucune autre, et où les deux seules lois connues avant notre arrivée, étaient, pour chacun, le bon plaisir et, en cas de contestations, la loi du plus fort. Il ne faudrait pas que les gens dont les parents sont de tribus différentes puissent à leur gré appartenir à la tribu de la mère ou du père. Il faudrait qu'une loi déclarât que tout le monde, sans exception, appartient à la tribu de sa mère (en conformité avec la coutume de l'Ahaggar ou des Taïtoq) sans dérogation possible. Une autre loi devrait déclarer que la fortune de chaque individu appartient à son propriétaire quelle que soit son origine et est tout entière parmi les gens de sa tribu sans que personne d'une autre tribu ait le droit de réquisitionner ou exiger un impôt de lui, sous prétexte qu'une partie de sa fortune vient originairement d'une tribu différente. Une troisième loi devrait déclarer que, quand une femme épouse un homme d'une tribu étrangère, la fortune de la femme est, tant que dure le mariage, regardée comme gérée par le mari et dépendant de la tribu du mari. Un officier sérieux et actif, séjournant dans l'Ahaggar, trouverait plus d'une autre loi dont la nécessité s'impose pour éviter les querelles et faire régner la paix. »

Enfin, il y a la question des « sans grade ». On a vu plusieurs fois Foucauld constater que l'ensemble des officiers sauf quelques très rares dangereux autocrates, étaient de grande valeur et il a fait leur éloge non pas par esprit de caste, parce qu'il était l'un des leurs, mais en vérité. Il craint, par contre, on l'a vu, un certain nombre d'hommes de troupe. S'il a écrit au lieutenant Gardel, à la Toussaint 1915 :

« Le travail ne vous manquera pas après la paix. Nos

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

européen ».

128. Laperrine mourra le 5 mars 1920, à soixante ans, dans l'extrême Sud algérien, à cause de la panne de l'un des avions faisant la première traversée du Sahara ; il meurt de soif, à une distance assez faible d'un puits qu'il avait vainement cherché.

129. Baïliq : l'autorité administrative autochtone.

130. « Le monde religieux catholique a été saturé de publications mettant l'accent sur cette correspondance « coloniale » de Foucauld, candidat à la béatification, comme « saint de la colonisation » (Foucauld au désert : devant le Dieu d'Abraham, Agar et Ismail, Mardis de Dar-el-Salam, 1960, p. 60). D. Casajus a cité justement ce texte en 1999 : Massignon « s'insurgeait contre le portrait de Foucauld en “saint de la colonisation” popularisé par l'hagiographie » (*Lettres au Marabout, op. cit.*, p. 92).

Son visage

C'est au même moment, dans les premières années de la vie saharienne de Foucauld, que Gautier et Massignon l'ont, l'un et l'autre, rencontré. Gautier, c'était sur le terrain, dans les sables. Massignon, c'était à travers leurs itinéraires marocains respectifs. Massignon a alors sur Foucauld un regard qui évoque, comme chez Gautier, l'impact sur lui d'une personnalité hors du commun : « Foucauld, ce "gyrovague" alors généralement méconnu, m'est apparu de suite comme un de ces hommes qui sont hors du temps », dira Massignon dans sa conférence *Foucauld au désert*.

« Ce qu'ils voient de nous »

Cet homme qui frappe par une certaine transcendance qu'il irradie, tout humaine pour Gautier, spirituelle pour Massignon, se montre redoutablement attentif et actif dans les affaires du monde et toutes leurs immanences. Dans le même moment où Gautier et Massignon le rencontrent, Foucauld porte sur la colonie française majeure qu'est l'Algérie un jugement plus que sévère ; témoin ce qu'il a écrit, on l'a vu, le 22 novembre 1907 et 1^{er} janvier 1908 à l'abbé Huvelin. Il dit « Notre Algérie », se reconnaissant lié à la France occupante, responsable avec elle ; et commente, radicalement : « Notre Algérie, on n'y fait pour ainsi dire rien pour les indigènes. » Les « indigènes », au sens étymologique, est « celui qui est né dans le pays où il vit » et Foucauld emploie le terme en ce sens premier¹³¹. Et il passe

tout le monde en revue dans ces deux lettres décisives :

– « Les militaires administrent les indigènes en les laissant dans leur voie, sans chercher sérieusement à leur faire faire des progrès. »

– « Le clergé ne s'occupe pas plus des indigènes que s'ils n'existaient pas¹³². »

Donc, rien ni personne pour les indigènes.

« Trois millions de musulmans. » Et, en face

« le million d'Européens habitant l'Algérie qui vit absolument séparé, sans la pénétrer en rien, très ignorant de tout ce qui les concerne, sans aucun contact intime avec eux, les regardant toujours comme des étrangers et la plupart du temps comme des ennemis ».

Il affirme à Huvelin que, là où il est, il

« vit au milieu de misères infinies pour lesquelles on ne fait rien et on ne veut rien faire ; pouvant et devant faire tant de bien, on aggrave au contraire l'état moral et intellectuel si lamentable de ces peuples en ne voyant en eux qu'un moyen de gain matériel ».

Peut-on dénoncer de manière plus forte les méfaits de cette colonisation où les occupants ne voient en ceux qu'ils occupent que des objets d'exploitation ? Et il n'omet pas de montrer, face à ce regard qu'ont les Européens, le regard que les autochtones ne peuvent qu'avoir en réponse :

« Ce qu'ils voient de nous, chrétiens, professant une religion d'amour, ce qu'ils voient des Français incroyants criant sur les toits fraternité, c'est négligence, ou ambition,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

de Jésus ; établir d'affectueuses relations avec ceux qui nous entourent ; avec le soin constant de faire du bien aux âmes ; aller à ceux qu'on veut convertir, se mêler à eux, lier amitié avec eux, se faire tout à tous pour gagner tout à Jésus. »

Le neuvième point concerne l'« amour fraternel des infidèles » plus particulièrement. Y entre, tout spécialement, une volonté de « propager en France la connaissance de nos colonies, leur amour, le zèle pour leur progrès ».

Toutes ces « pratiques », au sens de « *praxis* », si l'on peut dire, de démarches opératoires, sont des incitations, des « conseils » ; Foucauld n'est plus du tout sur le plan du règlement de 1899 avec ses oukases (il n'y a pas d'autre mot) qui obligeaient « sous peine de faute grave ». Il conclut ici le chapitre IV, *Pratiques*, en notant : « Rien n'oblige sous peine de péché. »

Les « conditions d'admission » (art. V) sont on ne peut plus simples ; les voici, telles quelles :

« Les fidèles des deux sexes et de tout âge peuvent entrer dans la Confrérie aux conditions suivantes : 1) faire inscrire ses nom et prénom ; 2) verser un franc une fois pour toutes. Pour les communautés, l'inscription collective sans aucun versement suffit pour l'enrôlement de tous les membres présents et futurs. »

Ce qui indique bien que des personnes morales, des communautés par exemple comme les deux Carmels inscrits parmi les quarante-neuf premiers membres, peuvent être admises au même titre que tout baptisé.

« Organisation » : L'article VI est d'une originalité certaine.

Ce n'est pas une organisation qui se fait à partir des personnes : ce ne sont pas des communautés, des fraternités constituées que l'on établirait, avec des membres disposés en un certain ordre et une hiérarchie. Foucauld a un tout autre point de départ. « Les travaux des Frères et Sœurs », tels sont les premiers mots de cet article : ce sont « les travaux » qui sont premiers et qui commandent tout le reste, pas des supérieurs. S'il y a « un Comité central » et une « Commission permanente » comme structure de base de l'organisation, c'est un Comité et une Commission qui « dirigent » « les travaux des Frères et Sœurs ». Précisons : le « Comité central », c'est la présidence qui se réunit une fois par an, au mois de juin, mois du Sacré-cœur ; il est composé de responsables ecclésiastiques sous « la présidence d'honneur » de l'archevêque de Paris, comme c'était le vœu de Mgr Bonnet. La « commission permanente », c'est l'organe exécutif, « cinq membres », qui s'occupe, entre autres, du bulletin. Et il y a des « délégués régionaux », « ecclésiastiques ou laïques ».

Même s'il est vrai, comme Mgr Bonnet l'écrira plus tard à Massignon, après la mort de Foucauld, le 12 avril 1917, que « les modifications » apportées par Foucauld « n'atteignent pas le fond », elles ne sont pas que « de pure forme » comme l'évêque de Viviers le pensait. On ne peut séparer aisément le fond et la forme ; et la forme nouvelle, ici, bouscule le fond qui s'extrait, par elle, définitivement cette fois-ci, d'un fond monastique ou religieux : la Confrérie est clairement une « Association de fidèles » et non pas un pseudo-ordre monastique ou congrégation religieuse, aucunement même un tiers-ordre puisqu'elle ne s'adosse à rien de ce genre.

La moitié du texte est donc quasiment consacré à l'« organisation ». Une « organisation », non pas d'un Ordre, mais celle des « travaux des Frères et Sœurs », des travaux de

« défrichement évangélique ». Cet article, on aperçoit qu'il a été l'objet d'une réflexion intense, innovante, de Foucauld : il en a fait, en stratège qu'il est, une structure opérationnelle, en partant, d'une manière scientifique, de l'observation et de la prise en compte du terrain : la situation d'un certain nombre d'êtres humains dans un contexte politique donné, d'hommes et de femmes loin de la foi en Jésus-Christ.

Mgr Bonnet reçoit ce texte dans l'été 1916. S'il a peu saisi sa nouveauté, au moins a-t-il continué d'être touché par l'ardeur missionnaire de Foucauld qu'il avait bien comprise entre autres à travers leurs rencontres de 1909, 1911, 1913. Il avait aperçu aussi, moins certes qu'Antoine Crozier, qui vient de mourir, et qui avait si bien vu l'universalisme de la pensée créatrice de Foucauld, il avait vu l'ampleur des visées foucauldiennes, avait eu tendance à les canaliser : vers Rome, vers Mgr Guérin, vers l'archevêque de Paris. La rencontre, en 1913, de Foucauld avec ce dernier, rencontre que Mgr Bonnet avait préconisée, s'était soldée par un véritable *fiasco*. Mgr Bonnet, cet homme qui vivait emmuré dans une pénible agoraphobie qui lui faisait craindre la foule, se sentait dépassé par l'extension que Foucauld voulait donner à ses projets ; il a réduit ceux-ci aux colonies, a pensé aussi que Foucauld n'était pas à même d'être à la tête d'une telle affaire – de la même manière que les deux frères, Dom Martin et Dom Louis de Gonzague, abbés trappistes de Notre-Dame-des-Neiges et de Staouëli, ne voyaient pas du tout Foucauld en fondateur d'Ordre (et peut-être ont-ils influencé là-dessus leur ami, l'évêque de Viviers).

Même si la Confrérie s'est fortement objectivée : elle a été structurée à partir des « travaux » des membres, il reste qu'elle a besoin de cadres. Dans sa lettre de Pentecôte, Foucauld s'en ouvre au père Voillard en reprenant l'historique de ses démarches ; il lui demande d'abord de trouver un responsable à

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

espérance indéfectible, basée sur le Bonheur du Ressuscité.

Dernières heures

Plus ardemment que jamais il est au service, là où il se trouve, au fin fond du Sahara, des « derniers ». La lettre du 1^{er} août 1916 à Massignon se réfère au chapitre 25 de l'évangile de Matthieu et aux paroles de Jésus au Jugement dernier. Foucauld insiste sur les moyens concrets (le terme « matériel » revient deux fois dans sa lettre) ; l'essentiel est de passer à l'acte :

« Pensez beaucoup aux autres, priez beaucoup pour les autres. Vous dévouer au salut du prochain par les moyens en votre pouvoir, prière, bonté, exemple, etc., c'est le meilleur moyen de prouver à l'Époux divin que vous l'aimez : “Tout ce que vous faites à un de ces petits, c'est à moi que vous le faites...” L'aumône matérielle qu'on fait à un pauvre, c'est au créateur de l'Univers qu'on la fait ; le bien qu'on fait à l'âme d'un pécheur, c'est à la pureté créée qu'on le fait... Dieu a voulu qu'il en fût ainsi pour donner à cette charité envers le prochain, dont il a fait le deuxième devoir “semblable au premier”, une véritable similitude avec ce premier de l'amour de Dieu... Il n'y a pas, je crois, de parole de l'Évangile qui ait fait sur moi une plus profonde impression et transformé davantage ma vie que celle-ci : “Tout ce que vous faites à un de ces petits, c'est à moi que vous le faites.” Si on songe que ces paroles sont celles de la Vérité créée, celles de la bouche qui a dit : “Ceci est mon corps... ceci est mon sang”, avec quelle force on est porté à chercher et à aimer JÉSUS dans ces “petits”, ces pécheurs, ces pauvres, portant tous ses moyens matériels vers le soulagement des misères temporelles, les

moyens spirituels vers la conversion des âmes... »

Ce qu'il répète à Massignon dans sa lettre suivante du 15 août : « Donnez-vous au prochain, c'est le meilleur moyen d'aller de l'avant vers Dieu : ce qu'on fait à un de ces petits, on le lui fait. »

Il écrit, on l'a vu, à Marie de Bondy, le 15 septembre 1916 pour lui parler de « l'enceinte » qu'il a construite, « qui puisse servir de refuge à la population en cas d'attaque », « lieu de refuge défendable » (14 octobre). Il y a eu une alerte le 24 août et il a été très heureux de voir que la population est venue « s'enfermer » dans le bordj ; alors, dit-il, que « ces pauvres gens auraient pu se réfugier dans les montagnes où ils n'avaient rien à redouter ».

La population subit la sécheresse :

« Depuis onze ans, il n'a pas plu ici, au total, pendant une demi-heure ; depuis onze ans, le lit du fleuve, fleuve long comme le Rhin, qui passe à cent mètres de mon ermitage, n'a pas eu d'eau, au total, pendant trente heures » (à sa sœur, 30 mai¹³⁹).

Et voici que la pluie est arrivée ; que peut-il lui en écrire le 15 septembre ?

« Nous avons eu un peu de pluie : les pâturages et les troupeaux s'en trouveront bien ; mais la crue qui a suivi la pluie a enlevé les canaux d'arrosage et ruiné la récolte d'automne (ici, il y a deux récoltes, une en mai, une en octobre ; toute l'année, les champs reçoivent, par des canaux, un arrosage artificiel). »

Vendredi 1^{er} décembre, premier vendredi du mois, dédié au Cœur du Christ, lettre à sa sœur où il parle de son « retour en France après la victoire » : « J'espère pouvoir y passer alors plusieurs mois. »

Grande lettre à Henri Laperrine, le même jour, pour lui donner des nouvelles d'ensemble du Hoggar ; elle commence par un viril « Mon cher Laperrine » et se termine par « Je vous embrasse de tout mon cœur comme je vous aime dans le Cœur de Jésus ». Il lui annonce qu'il a « achevé la copie pour l'impression des Poésies et des Proverbes » et qu'il lui reste surtout « la grammaire, qui m'effraie d'avance, mais qu'il faudra pourtant tâcher de mettre tant bien que mal sur pied ».

Lettre encore à Louis Massignon qui lui a annoncé qu'il a demandé à « passer dans la troupe », voulant être au front avec tous :

« Il ne faut jamais hésiter à demander les postes où le danger, le sacrifice, le dévouement sont les plus grands : l'honneur, laissons-le à qui le voudra, mais le danger, la peine, réclamons-les toujours. Chrétiens, nous devons donner l'exemple du sacrifice et du dévouement. C'est un principe auquel il faut être fidèle toute la vie, en simplicité, sans nous demander s'il n'entre pas de l'orgueil dans cette conduite : c'est le devoir, faisons-le et demandons au bien-aimé Époux de notre âme de le faire en toute humilité, en tout amour de Dieu et du prochain. Vous avez très bien fait. Marchez dans cette voie en simplicité et en paix, certain que c'est Jésus qui vous a inspiré de Le suivre. »

Lettre enfin à Marie de Bondy où il évoque les toutes dernières paroles de l'abbé Huvelin, leur père spirituel à tous deux, au moment de sa mort : « *Amabo nunquam satis* » [« Je

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

6 - Son visage

Conclusion

Annexes :

Deux souffles inspirés

1 - Une philosophie politique

2 - Une fondation mystique : l'UNION

Du même auteur

- Itinéraire spirituel de Charles de Foucauld*, Le Seuil, 1958.
- La vie de Charles de Foucauld*, Le Seuil, 1962.
- Attiré devant Dieu*, Le Seuil, 1962.
- In prêtre. Antoine Chevrier, fondateur du Prado*, Le Seuil, 1966.
- Charles de Foucauld aujourd'hui*, Le Seuil, 1966.
- Chemins de la Mission de France*, Le Seuil, 1967.
- La prière et l'espérance*, Le Seuil, 1968.
- Du Syllabus au dialogue*, Le Seuil, 1970.
- Jésus*, Somogy, 1971.
- La véritable enfance de Thérèse de Lisieux*, Le Seuil, 1972.
- Thérèse de Lisieux au Carmel*, Le Seuil, 1973.
- Jésus*, Le Seuil, 1974.
- Vie de Thérèse de Lisieux*, Le Seuil, 1975.
- l'Esprit qui nous parle à travers l'incroyance* (en collaboration avec le père Chenu), Cerf, 1978.
- Le courage de l'espérance*, Le Seuil, 1978.
- l'incroyance et la foi*, Bayard, 1979.
- Lorsque Jésus priait*, Le Seuil, 1980.
- Thérèse de Lisieux*, Bayard, 1980.
- Charles de Foucauld*, Bayard, 1982.
- l'abbé Marie Riobé, évêque et prophète*, Le Seuil, 1982.
- Les béatitudes aujourd'hui*, Le Seuil, 1984.
- l'Guide des solitudes*, Fayard, 1986.
- l'ille huit cent quatre-vingt-six. Naissance du XX^e siècle*, Le Seuil, 1986.
- Le temps des médiateurs*, Le Seuil, 1990.
- Le père Riobé*, Desclée de Brouwer, 1991.

Dieu, cette année-là, Desclée de Brouwer, 1991.

La vie du père Chevrier, prêtre selon l'évangile, Desclée de Brouwer, 1991.

Les jeunes, l'avenir et la foi, Desclée de Brouwer, 1991.

Comment peut-on croire aujourd'hui ? Un dialogue, Desclée de Brouwer, 1991.

Religion, Église et droits de l'homme, Desclée de Brouwer, 1991.

L'aventure de l'amour de Dieu, Le Seuil, 1993.

Dynamique de la médiation, Desclée de Brouwer, 1995.

Le chant de l'amour, Flammarion, 1996.

Thérèse de Lisieux par elle-même. L'épreuve et la grâce, Desclée de Brouwer, 1996.

Thérèse de Lisieux par elle-même. La confiance et l'amour, Desclée de Brouwer, 1997.

Thérèse de Lisieux par elle-même. Scrupules et humiliations, Desclée de Brouwer, 1997.

Thérèse de Lisieux (avec René Laurentin), Beauchesne, 1997.

Le Cantique des cantiques, Desclée de Brouwer, 1997.

Vie de Thérèse de Lisieux, Le Seuil, 1998.

Thérèse de Lisieux. Son combat spirituel, sa voie, Le Seuil, 1998.

Louis Massignon, mystique en dialogue, Albin Michel, 2000.

Médiation (en collaboration avec V. Mussaud), Le Seuil, 2002.

Les médiateurs, Le Cavalier Bleu, 2003.

Charles de Foucauld, Le Livre Ouvert, 2005.

Le grand rêve de Charles de Foucauld et de Louis Massignon, Albin Michel, 2008.

Foucauld après Foucauld, Cerf, 2016.

Achevé d'imprimer par XXXXXX,
en XXXXX 2016
N° d'imprimeur :

Dépôt légal : XXXXXXXX 2016

Imprimé en France